

DE GRUYTER

*Susanne Bickel, Hans-Werner Fischer-Elfert,  
Antonio Loprieno, Sebastian Richter (Hrsg.)*

# ÄGYPTOLOGEN UND ÄGYPTOLOGIEN ZWISCHEN KAISERREICH UND GRÜNDUNG DER BEIDEN DEUTSCHEN STAATEN

ZEITSCHRIFT FÜR ÄGYPTISCHE SPRACHE  
UND ALTERTUMSKUNDE - BEIHEFTE

DE  
—  
G

*Sonderdruck aus:*

# Ägyptologen und Ägyptologien zwischen Kaiserreich und Gründung der beiden deutschen Staaten

Reflexionen zur Geschichte und Episteme eines altertums-  
wissenschaftlichen Fachs im 150. Jahr der  
*Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*

Herausgegeben von  
Susanne Bickel, Hans-Werner Fischer-Elfert,  
Antonio Loprieno, Sebastian Richter

Unter Mitwirkung von Lutz Popko

Wissenschaftlicher Beirat:  
Nicolas Berg, Elke Blumenthal, Haim Goren,  
Günter Heydemann, Thomas Schneider, Thomas Widera



Akademie Verlag

Einbandgestaltung: hauser lacour  
Druck: Concept Medienhaus, Berlin  
Bindung: Norbert Klotz, Jettingen Scheppach

**Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek**

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Dieses Werk ist urheberrechtlich geschützt. Die dadurch begründeten Rechte, insbesondere die der Übersetzung, des Nachdrucks, des Vortrags, der Entnahme von Abbildungen und Tabellen, der Funksendung, der Mikroverfilmung oder der Vervielfältigung auf anderen Wegen und der Speicherung in Datenverarbeitungsanlagen, bleiben, auch bei nur auszugsweiser Verwertung, vorbehalten. Eine Vervielfältigung dieses Werkes oder von Teilen dieses Werkes ist auch im Einzelfall nur in den Grenzen der gesetzlichen Bestimmungen des Urheberrechtsgesetzes in der jeweils geltenden Fassung zulässig. Sie ist grundsätzlich vergütungspflichtig. Zuwiderhandlungen unterliegen den Strafbestimmungen des Urheberrechts.

© 2013 Akademie Verlag GmbH  
[www.degruyter.de/akademie](http://www.degruyter.de/akademie)  
Ein Unternehmen von De Gruyter

Gedruckt in Deutschland

Dieses Papier ist alterungsbeständig nach DIN/ISO 9706.

ISBN 978-3-05-006340-9  
eISBN 978-3-05-006341-6

JEAN-MICHEL BRUFFAERTS

## Bruxelles, capitale de l'égyptologie

Le rêve de Jean Capart (1877–1947)

### 1 Un trop long sommeil

Chacun sait combien l'intérêt des Occidentaux pour l'Égypte et la civilisation pharaonique est ancien. Chacun connaît l'épopée des grandes nations européennes en Égypte. Nul n'ignore le rôle incomparable joué par la France, l'Angleterre, l'Allemagne et d'autres pays dans le développement de l'égyptologie entre la fin du 18<sup>e</sup> et le milieu du 20<sup>e</sup> siècle. En revanche, rares sont ceux qui soupçonnent le rôle joué par la Belgique dans ce même développement. Plus rares encore sont ceux qui se souviennent qu'entre les deux guerres mondiales, longtemps avant de devenir la capitale de l'Europe, Bruxelles compta parmi les capitales de l'égyptologie. Il faut dire qu'à cette époque, elle avait tout pour séduire : une situation géographique privilégiée, une collection égyptienne appréciable, une documentation photographique incomparable, une bibliothèque exceptionnelle... et, par-dessus tout, l'énergie communicative d'une personnalité hors du commun dont la biographie se confond avec l'histoire de l'égyptologie belge à ses débuts : Jean Capart (1877–1947).

Dès le 15<sup>e</sup> siècle, des Belges (ou, si l'on préfère, des habitants de l'espace belge actuel) voyagent en Égypte et en Terre Sainte, le plus souvent dans un but de pèlerinage. Citons, sans nous y attarder, Anselme Adornès et son fils Jean, citoyens de Bruges (1470), le chevalier Joos Van Ghistele, échevin de Gand (1485), Georges Lengherand, bourgmestre de Mons (1486), Vincent de Stochove (1631), bourgmestre de Bruges, Antonius Gonsales, prêtre à Malines (1664) ou encore François Charlé, citoyen d'Anvers (1682). Outre ces voyageurs-pèlerins, des érudits belges s'intéressent à l'Égypte et, sans jamais y avoir mis les pieds, lui consacrent des études plus ou moins sérieuses, à l'instar du médecin anversoïse Jan van Gorp (16<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>. Le tournant décisif se produit entre la fin du 18<sup>e</sup> et le début du 19<sup>e</sup> siècle lorsque, dans la foulée de la Campagne d'Égypte de Napoléon Bonaparte, quelques nations européennes tentent de percer les mystères de la Vieille Égypte et s'affrontent dans ce qui est, avant tout, une course au prestige. La

---

<sup>1</sup> Lamy/Bruwier 2005, 7, 266–267.

Belgique, elle, n'a que faire des rivalités qui opposent ses voisins. Faire parler la Pierre de Rosette ne figure pas à son programme. Désensabler des monuments à des milliers de kilomètres de chez elle non plus. L'égyptologie n'est pas sa préoccupation première.

Pourquoi et comment en est-on arrivé là ?

En Belgique, comme l'a démontré le P<sup>r</sup> Eugène Warmenbol (ULB), le mot égyptologie a longtemps fait place au mot égyptomanie. L'égyptomanie est surtout présente dans l'architecture : sous l'occupation française (1794–1815), des villes comme Bruxelles ou Anvers voient fleurir d'éphémères pyramides et obélisques commémoratifs. L'égyptomanie apparaît aussi dans les arts décoratifs, dans la peinture, dans la littérature et en d'autres endroits insoupçonnés. Ce regain d'intérêt pour l'Égypte est avant tout le fait des francs-maçons et, si l'égyptologie maçonnique n'est pas spécifiquement belge, c'est en Belgique qu'elle prend ses formes les plus élaborées. L'égyptomanie belge n'est toutefois pas exclusivement maçonnique, comme en témoigne le « Temple des éléphants » édifié en 1856 dans le Jardin zoologique d'Anvers. Toujours au 19<sup>e</sup> siècle, on trouve en Belgique nombre d'égyptophiles et de collectionneurs intéressés par les antiquités égyptiennes. Citons pêle-mêle le comte Clemens-Wenceslas, Louis-J. de Renesse-Breidbach, le duc Prosper-Louis d'Arenberg, Charles Stier d'Aertselaer ou encore Jean-Baptiste De Lescluze. L'argent aidant, plusieurs de ces collectionneurs voyagent en Égypte et en rapportent des antiquités qui viennent grossir leurs « cabinets de curiosités », embryons des musées belges actuels<sup>2</sup>.

Tandis que l'égyptomanie et l'égyptophilie fleurissent dans la Belgique du 19<sup>e</sup> siècle, l'égyptologie scientifique, elle, n'y trouve guère de terreau. En 1815, après la défaite annoncée de Napoléon, le Congrès de Vienne lie le sort de la Belgique à celui de la Hollande et un nouveau Royaume-Uni des Pays-Bas est fondé sous la houlette du roi (hollandais) Guillaume I<sup>er</sup>. Trois ans plus tard, en 1818, une première chaire d'archéologie est créée à l'Université de Leyde. Elle est attribuée à Caspar-Jacob Reuvsen, lequel se voit également confier le soin d'organiser les sciences archéologiques dans le pays. A la même époque, Guillaume I<sup>er</sup> se montre favorable à l'érection d'un grand musée égyptien à Bruxelles. Mais, en finale, c'est à Leyde et non à Bruxelles qu'est érigé ce qui deviendra le prestigieux Rijksmuseum van Oudheden (RMO)<sup>3</sup>. A peine ce musée a-t-il ouvert ses portes qu'éclate la Révolution belge de 1830 qui aboutit à la scission du Royaume-Uni des Pays-Bas et à la proclamation de l'indépendance de la Belgique. La ville de Leyde étant située dans la partie nord du pays éclaté, ses collections d'antiquités égyptiennes, sa bibliothèque universitaire et sa chaire d'égyptologie restent acquises aux Hollandais. A une époque où les voyages sont interdits au plus grand nombre et où les antiquités et les livres de référence sont peu nombreux et excessivement coûteux, le coup est rude pour les savants du sud qui se voient privés de matériaux et d'enseignement. L'effet est radical : durant plusieurs décennies, le nouveau Royaume

<sup>2</sup> Warmenbol 2012.

<sup>3</sup> Van Wijngaarden 1935.

de Belgique ne va générer aucune recherche égyptologique digne de ce nom, excepté peut-être les travaux philologiques du comte de Robiano<sup>4</sup>. Dans les premières années de son indépendance, la Belgique, en quête de légitimité, se met à accorder une attention grandissante aux antiquités « nationales » et à favoriser la publication des antiquités gallo-romaines trouvées sur son territoire. L'année 1835 voit la création à Bruxelles d'un Musée Royal d'Armes Anciennes, d'Armures, d'Objets d'Art et de Numismatique<sup>5</sup>. Malheureusement, l'Égypte en est absente. Visiblement, les premiers souverains belges font mentir les propos de ceux qui affirment que « avoir son musée égyptien sera pour les princes et les cours affaire d'Etat et de prestige »<sup>6</sup>. Ce qui est vrai ailleurs ne l'est pas pour la Belgique, tout au moins pas encore. Le premier roi des Belges, Léopold I<sup>er</sup>, ne témoigne aucun intérêt pour l'Égypte, et cela en dépit de ses attaches personnelles avec trois des nations fondatrices de l'égyptologie<sup>7</sup>. Son fils et successeur Léopold II s'intéresse davantage à l'Égypte où il se rend à deux reprises avant son avènement au trône, en 1854–1855 et en 1862–1863<sup>8</sup>. Pour autant, l'égyptologie ne l'intéresse que médiocrement : « L'homme », explique-t-il lui-même,

« doit choisir. Nos facultés sont restreintes. Nous ne pouvons tout embrasser. Je jette volontiers un coup d'œil sur le passé, mais j'appartiens par goût, devoir et position au siècle présent. La culture du coton, du café, du tabac, du sucre m'intéresse plus que les hauts faits de Sésostriis ou de Ramsès »<sup>9</sup>.

En même temps qu'il se dote d'un empire colonial (le Congo) et qu'il hisse la Belgique au rang des principales puissances économiques du monde, Léopold II transforme un ancien champ de manœuvres de l'armée belge en un nouvel espace dédié aux arts. Situé sur les hauteurs d'Etterbeek (Bruxelles), la postérité lui donnera le nom de « Cinquantenaire » en souvenir du cinquantième anniversaire de l'indépendance belge. L'ancien musée royal, trop à l'étroit dans ses locaux de la Porte de Hal (Bruxelles-centre), y déménage progressivement dans les années 1880. Pour sa part, la petite collection d'antiquités égyptiennes (dont il sera question plus loin) rejoint son nouvel écrin en 1889. A cela près, Léopold II ne donne pas à l'égyptologie le petit coup de pouce nécessaire. Il ne se décide même pas à offrir au musée les antiquités qu'il a rapportées d'Égypte. Ce n'est que longtemps après sa mort, survenue en 1909, que la collection

<sup>4</sup> Warmenbol 2012, 351.

<sup>5</sup> Le Musée du Cinquantenaire (appellation usuelle actuelle) changera de nom à plusieurs reprises au cours de son histoire : Musée Royal d'Armes Anciennes, d'Armures, d'Objets d'Art et de Numismatique (1835–1847) – Musée d'Armures, d'Antiquités et d'Ethnologie (1847–1889) – Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels (1889–1912) – Musées Royaux du Cinquantenaire (1912–1929) – Musées Royaux d'Art et d'Histoire (depuis 1929). Schotsmans 1985, 11–29.

<sup>6</sup> Fiechter 1994, V.

<sup>7</sup> Prince allemand de la lignée des Saxe-Cobourg-Gotha, Léopold I<sup>er</sup> (1790–1865) avait épousé la princesse héritière Charlotte d'Angleterre puis, après la mort prématurée de celle-ci, la princesse Louise-Marie d'Orléans, fille du roi des Français Louis-Philippe.

<sup>8</sup> Stacquez 1865.

<sup>9</sup> Duc de Brabant. Relation de son voyage en Egypte 1862–1863 : Archives du Palais Royal de Bruxelles (= APR), Fonds Goffinet, Archives du duc de Brabant, 1° 64d–65a.

royale quittera les écuries du Palais pour rejoindre le Cinquantenaire. Jean Capart y découvrira en 1934 la partie supérieure manquante du célèbre Papyrus Amherst (Pierpont Morgan Library, New York). Il lui donnera le nom de Papyrus Léopold II (E.6857) et se chargera de sa publication en collaboration avec son ami Alan H. Gardiner, le célèbre égyptologue anglais<sup>10</sup>. En 1909, l'avènement du roi Albert I<sup>er</sup> et de la reine Elisabeth (née duchesse en Bavière) inaugure une ère nouvelle. La reine se pose elle-même en protectrice des sciences, des arts et de la culture en général. On connaît assez largement sa passion pour la musique (le concours musical qui porte son nom est célèbre dans le monde entier), pour la peinture, pour la sculpture, ... On connaît moins sa passion pour l'égyptologie, une passion qui serait apparue dans sa jeunesse, au cours d'une croisière en Méditerranée effectuée en compagnie de sa tante Elisabeth, la mythique impératrice d'Autriche-Hongrie. Dans la Belgique du 19<sup>e</sup> siècle, le problème de l'accès aux antiquités égyptiennes et aux grandes publications consacrées à l'Égypte est d'autant plus épineux que, de manière générale, les bibliothèques et musées ne développent aucune politique d'achat. L'accroissement des collections publiques est tributaire de la générosité privée. En 1841, le baron de Witte offre à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers la statue d'un personnage féminin identifié à la déesse Isis. Elle sera, pendant une vingtaine d'années, la seule statue égyptienne exposée en Belgique. En 1843, le collectionneur gantois van Hamme offre au futur Musée du Cinquantenaire ses deux premiers objets égyptiens : une statuette en albâtre et un canope (E.5897). En 1861, le même musée reçoit la majeure partie de la collection de l'archéologue liégeois Gustave Hagemans qui renferme notamment la « Dame de Bruxelles » (E.752), l'un des témoignages les plus remarquables de la statuaire égyptienne de la fin de la 2<sup>e</sup> dynastie. En 1865, l'archéologue et historien Albert d'Otreppe de Bouvette cède ses collections au Musée archéologique de Liège (l'actuel Musée Curtius). En 1884, enfin, le diplomate et collectionneur Emile de Meester de Ravestein offre au musée bruxellois les 173 pièces égyptiennes de son Musée de Ravestein. Une parenthèse au cours de cette période : en 1879, la ville d'Anvers acquiert la collection d'Eugène Allemant, ancien attaché militaire français près le khédivé d'Égypte. Parenthèse car ce premier achat d'antiquités égyptiennes effectué à l'initiative d'autorités publiques restera longtemps une initiative isolée<sup>11</sup>. Ceci expliquant sans doute cela, les académies belges se signalent par un manque d'enthousiasme pour les études égyptologiques. L'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique n'accorde ses faveurs qu'à l'Antiquité classique et ignore l'Antiquité égyptienne qui est absente de ses séances. De son côté, l'Académie d'Archéologie de Belgique, créée en 1843, ne suscite, elle non plus, aucun travail sur l'Égypte dans les premières années de son fonctionnement. Il faut attendre 1866 avant qu'elle ne publie une dissertation de l'abbé Félicien Daury sur « Etat actuel des études égyptiennes ». Cette publication est suivie, en 1872, par une étude de Louis Delgeur sur le rituel funéraire et le « Livre des Morts » des anciens Égyptiens. A propos de cette

<sup>10</sup> Capart/Gardiner 1939.

<sup>11</sup> Blomme 1909; van de Walle/Limme/De Meulenaere 1980; Warmenbol 2012.

dernière étude, le P<sup>r</sup> Warmenbol avance que, sans être d'une grande originalité, elle peut passer pour la toute première contribution scientifique d'un Belge à l'égyptologie. Quoiqu'il en soit, l'élan est donné et les travaux philologiques vont se succéder. L'avocat gantois A. Massy publie une traduction du « Livre des Morts », un « Manuel de la langue démotique » et un glossaire du roman de Setna. Le P<sup>r</sup> E. M. Coemans (Université de Gand) publie un « Manuel de la langue égyptienne ». Le P<sup>r</sup> A. Colinet (Université Catholique de Louvain) publie plusieurs études sur la conjugaison égyptienne. Enfin, Gustave Hagemans – déjà cité – publie un « Lexique hiéroglyphique-français et français-hiéroglyphique » composé d'après le dictionnaire de l'Allemand Heinrich Brugsch<sup>12</sup>. Président de l'Académie d'Archéologie, Hagemans a organisé en 1867 le premier Congrès international d'archéologie tenu en Belgique et, bien qu'il se soit surtout occupé d'archéologie nationale, il est l'un des seuls savants belges à avoir tâté de l'égyptologie jusqu'ici. Jean Capart, qui le rencontrera vers 1897, dira que, dans l'ensemble, Gustave Hagemans

« peut être considéré comme s'étant intéressé aux découvertes de l'égyptologie sur lesquelles il a cherché à attirer l'attention de ses compatriotes mais [qu'il] n'a pas possédé les connaissances qui seules lui auraient permis de produire un travail ayant une valeur personnelle »<sup>13</sup>.

Quant à Marcelle Werbrouck, la première femme égyptologue belge, elle écrira en 1938 à propos de Hagemans et consorts :

« Qu'apportèrent-ils à la Belgique ces premiers égyptologues ? Peu d'éléments précis mais des visions qui vont donner un passé à la science qui naîtra »<sup>14</sup>.

Capart et Werbrouck n'ont pas tort : la bonne volonté et l'activité de leurs devanciers ne sauraient, indépendamment de leurs mérites personnels, masquer leurs points faibles. On en revient toujours au même problème : le manque de *connaissances* ou, pour mieux dire, le manque de ressources, de matériaux. Bibliothèques, musées, écoles d'égyptologie font défaut en Belgique. A cela s'ajoute une évidente apathie des milieux officiels et des milieux savants vis-à-vis de la nouvelle discipline scientifique qu'est alors l'égyptologie. Tandis que les premières fouilles démarrent sur le terrain égyptien et que des chaires se créent des deux côtés de l'Atlantique, l'égyptologie belge sommeille paisiblement.

<sup>12</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles (= MRAH), Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303; Blomme 1909, 581-583; Warmenbol 2012.

<sup>13</sup> J. Capart à M. Hagemans, 8/10/1938 : Archives de l'Association Égyptologique Reine Elisabeth à Bruxelles (= AAERE)/Hagemans.

<sup>14</sup> Werbrouck 1938.

### 3 Un réveil enchanteur

L'histoire de l'égyptologie est jalonnée de grands noms qui ont fait sa fortune et sa légende : Champollion, Young, Mariette, Maspero, Lepsius, Carter, Petrie, Erman, Sethe, Schiaparelli, Wilkinson, Montet, etc. Mais qui garde encore le souvenir du nom de Jean Capart ? Peu de monde, à vrai dire ! C'est à peine si, aujourd'hui, les amateurs du genre remarquent des similitudes entre les traits (et les propos) de Jean Capart et ceux de deux célèbres personnages de la bande dessinée belge : le D<sup>r</sup> Grossgrabenstein (« Les Aventures de Blake et Mortimer, Le Mystère de la Grande Pyramide ») et le P<sup>r</sup> Bergamote (« Tintin »)<sup>15</sup>. C'est pourtant bien au Cinquantenaire, auprès des disciples de Capart, qu'Edgar-P. Jacobs est venu puiser la matière de son diptyque<sup>16</sup>. De même, c'est bien à Capart que Georges Rémi, alias Hergé, doit une partie de son inspiration. Dans une lettre jusqu'ici inédite, le père de Tintin le reconnaît d'ailleurs :

« [Jean Capart] avait affronté la réalité en Égypte bien avant que mon petit explorateur de fiction ne pénètre dans le tombeau des « Cigares du Pharaon » ! ... C'était là une aventure qui faisait rêver à l'époque, et ce rêve, je le dois sans doute à Jean Capart »<sup>17</sup>.

Qui est donc cet homme qui a fait rêver Jacobs, Hergé et tant d'autres de ses contemporains, mais qui semble être aujourd'hui oublié de tous ou presque ? Jean-François-Désiré Capart est né à Bruxelles le 21 février 1877. Il est issu d'une famille nombreuse, bourgeoise et catholique<sup>18</sup>. Sa passion pour l'Égypte apparaît en 1887, au retour d'un voyage effectué dans ce pays par son oncle et sa tante maternels. Il a alors dix ans et se choisit un parrain spirituel dont il porte déjà le prénom : Jean-François Champollion. En 1892, son professeur d'histoire au Collège Saint-Boniface à Ixelles, l'abbé Louis Carrière, lui prête « Les Lectures historiques » de Gaston Maspero. C'est la révélation. Après avoir lu et relu cet ouvrage, l'adolescent en décalque les illustrations à l'encre de Chine sur des plaques de verre pour les faire passer à la lanterne de projection. Il se prépare ainsi à donner sa première conférence illustrée : « Présage précoce de ma destinée de conférencier égyptologique ! », dira-t-il plus tard<sup>19</sup>. De cette époque date aussi une insatiable boulimie de lecture qui ne le quittera plus. En 1907, il se remémorera la situation qui était celle des ouvrages d'égyptologie une dizaine d'années plus tôt :

« Il n'y avait dans la bibliothèque du musée [du Cinquantenaire, J.-M. B.] aucun ouvrage sérieux intéressant pour l'égyptologie. (...) Je ne pouvais combler cette lacune ni par la Bibliothèque royale ni par les bibliothèques des universités qui étaient toutes à peu près dépourvues

<sup>15</sup> Crubézy/Sénégas 2011.

<sup>16</sup> E. P. Jacobs à M. Werbrouck, 7/02/1950 : AAERE/Divers J.

<sup>17</sup> Hergé à Anne-Marie Brasseur-Capart, 3/02/1975 : Archives privées de la famille Capart (= AC).

<sup>18</sup> A propos de la famille Capart, voir : Brasseur-Capart 1974. Voir aussi : [www.capart.org](http://www.capart.org).

<sup>19</sup> J. Capart, Début de ma vocation. Note inédite, s.d. : AC.

de livres traitant de cette spécialité. Je n'avais même pas la ressource de recourir à des bibliothèques de collègues ou d'amateurs collectionneurs »<sup>20</sup>.

Obligé de se constituer une bibliothèque personnelle, Capart consacre toutes ses économies à acheter des livres sur l'Égypte, du « Voyage en Haute et Basse-Égypte » de Dominique Vivant Denon à la « Grammaire égyptienne » de Jean-François Champollion, en passant par les « Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien » de Karl-Richard Lepsius qu'il considère comme « l'œuvre la plus importante sur les antiquités égyptiennes »<sup>21</sup>. Il n'a de cesse d'accroître sa bibliothèque : en 1901, elle compte déjà un bon millier d'ouvrages et une dizaine de collections de revues en cours de publication. C'est alors qu'il prend la décision d'en faire don à l'Etat belge, à charge pour ce dernier de continuer à l'enrichir<sup>22</sup>. Ainsi voit le jour la Bibliothèque de l'Antiquité du Musée du Cinquantenaire. Peu d'années seront nécessaires avant qu'elle ne commence à forcer l'admiration des savants étrangers. En 1907, l'égyptologue français Alexandre Moret<sup>23</sup> la décrit déjà comme « un des meilleurs laboratoires d'égyptologie »<sup>24</sup>. Tel est également l'avis de l'égyptologue suisse Gustave Jéquier qui vient à Bruxelles au printemps de la même année. Jéquier, qui assume alors la direction d'un grand dictionnaire d'archéologie égyptienne patronné par l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO), se dit *surpris* des ressources que Capart peut lui offrir<sup>25</sup>. Aussi lui propose-t-il de concourir à la réunion des matériaux de son dictionnaire. Capart en tire une certaine fierté : « Notre bibliothèque égyptologique », écrit-il à Eugène van Overloop, le conservateur en chef du Cinquantenaire,

« sera, dès maintenant, une des principales sources de la documentation du grand dictionnaire d'archéologie égyptienne »<sup>26</sup>.

Dans sa prime jeunesse, Jean Capart effectue plusieurs voyages en compagnie de son père, un médecin réputé que son métier appelle à participer à des congrès un peu partout en Europe. Il visite notamment Cologne, Paris, Londres, Florence, Rome et Turin où il fait la connaissance de l'archéologue italien Ernesto Schiaparelli. Petit à petit, découvrant l'importance donnée aux musées égyptiens à l'étranger, il prend conscience de la nécessité d'en créer également un en Belgique<sup>27</sup>. Lorsqu'il termine ses études secondaires en 1893, Capart sait déjà qu'il consacra sa vie à l'Égypte ancienne. Mais, pour le choix de ses études supérieures, c'est autre chose. Il n'existe pas encore d'enseignement

<sup>20</sup> J. Capart à E. van Overloop, 1/07/1907 : Archives des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles (= AMRAH)/Correspondances.

<sup>21</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRAH, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

<sup>22</sup> Correspondance diverse : AMRAH/Catalogues, guides, ouvrages Capart et AAERE.

<sup>23</sup> Bruffaerts 2000.

<sup>24</sup> A. Moret cité par J. Capart, in : J. Capart à E. van Overloop, 1/07/1907 : AMRAH/Correspondances.

<sup>25</sup> Correspondance diverse, 1907 : AMRAH/Correspondances.

<sup>26</sup> J. Capart à E. van Overloop, 1/07/1907 : AMRAH/Correspondances.

<sup>27</sup> Note inédite de J. Capart, s.d. : AAERE/Capart; Correspondance diverse : ABC; Discours de Georges Theunis, 21/02/1947 : AAERE/Capart; Capart 1936, 131.

égyptologique organisé dans le pays ; pour un Belge, étudier l'égyptologie oblige à s'expatrier. C'est difficilement envisageable pour un garçon de seize ans et, de toute façon, ses parents s'y opposent : « Ce n'est pas avec l'égyptologie que tu pourras élever des enfants ! », s'entend-t-il dire. Sans beaucoup de conviction, Jean Capart se décide alors à devenir avocat. Tour à tour, il étudie le droit chez les Jésuites du Collège Notre-Dame de la Paix à Namur (1893–1895) et chez les libre-exaministes de l'Université de Bruxelles (1895–1898). Etudes brillantes. Le 12 juillet 1898, il est proclamé Docteur en droit. Il s'inscrit peu après au Barreau de Bruxelles, mais avec la certitude qu'il n'y restera pas bien longtemps : « Je ne pratiquerai jamais ce métier de menteur ! », promet-il à son entourage<sup>28</sup>. En réalité, ses études de droit ne l'ont jamais détourné de sa passion pour l'égyptologie. Il a d'ailleurs choisi de soutenir une thèse de doctorat qui allie ses connaissances dans ces deux disciplines : « Esquisse d'une histoire du droit pénal égyptien ancien »<sup>29</sup>. Il a aussi tenu à compléter sa formation en étudiant la langue copte à l'Université Catholique de Louvain (1898). Avant cela, il s'est mis à fréquenter assidûment le Cinquantenaire. En février 1897, Joseph Destrée, conservateur de la section des antiquités des Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels, le charge de mettre en ordre la petite collection égyptienne. Quelques jours lui suffisent pour prendre conscience des qualités de sa nouvelle recrue :

« J'ai pu constater que ce jeune homme avait des aptitudes remarquables. Quoique débutant, en égyptologie, il possède déjà un certain fonds de connaissance, il a du discernement, de la perspicacité et un grand zèle. Il est donc de notre devoir d'encourager ses efforts. Bien secondé M. Capart serait à même de tirer de l'obscurité notre modeste collection égyptienne. Il fera mieux, il l'enrichira »<sup>30</sup>.

Paroles ô combien prophétiques ! De son côté, Jean Capart a déjà les idées bien en place :

« Depuis que Monsieur Destrée m'a autorisé à classer et étudier les antiquités égyptiennes du Musée, j'ai pu remarquer bien vite que ce qu'on possédait, quoique n'étant pas dépourvu d'intérêt, était insuffisant pour donner une idée générale de l'art et de la civilisation égyptienne. (...) Il importe donc, me semble-t-il, que le Musée Royal de Bruxelles s'impose quelques démarches et quelques sacrifices pour suivre les progrès de la science et permettre à la généralité du public de s'en rendre un compte exact »<sup>31</sup>.

Soutenu par Joseph Destrée, il se voit également conforter dans sa voie par Gaston Maspero, l'ancien (et futur) directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte et du Musée égyptien du Caire. Il correspond avec lui à l'occasion de la sortie de son premier article scientifique : « Le Double d'après Maspero ». Avec Maspero, figure emblématique de l'égyptologie française et mondiale, Capart vient de se trouver un maître

<sup>28</sup> Brasseur-Capart 1974; Notes inédites de J. Capart : AC.

<sup>29</sup> Pour les références précises des œuvres de J. Capart citées ici, voir notamment : Folkers 1938, Pirenne/Bovy 1957 et van de Walle/Bovy 1967.

<sup>30</sup> J. Destrée à P. de Haulleville, 9/03/1897 : AMRAH/N° 1043 Conservateur en chef Capart Jean.

<sup>31</sup> J. Capart à P. de Haulleville, s.d. [1897] : AMRAH/N° 1043 Conservateur en chef Capart Jean.

qu'il admirera – voire idolâtrera – toute sa vie : « Vous savez », écrira-t-il en 1918 à sa veuve,

« que j'ai dû, au début de mes études, travailler absolument seul et sans guide ; ce sont les livres de Gaston Maspero qui ont éveillé mon enthousiasme et qui ont été ma direction constante »<sup>32</sup>.

Au printemps 1897, il se rend au domicile parisien de Maspero. En septembre de la même année, il participe à sa première manifestation scientifique d'envergure : le Congrès des Orientalistes de Paris. Il y plaide pour la constitution d'une bibliographie systématique sur l'Égypte ancienne et en dresse le plan. Son caractère naturellement sympathique et enjoué lui attire la sympathie immédiate de nombreux collègues. Dès cet instant, c'est un véritable réseau de relations qui commence à se mettre en place autour de lui. En témoignent aujourd'hui les milliers de lettres conservées à Bruxelles en attente d'être classées et publiées<sup>33</sup>. Avec la parution de ses « Notes sur les origines de l'Égypte, d'après les fouilles récentes », Capart achève de conquérir Maspero qui lui écrit :

« Tout cela passionne et il y a là un champ d'histoire nouveau qui s'ouvre devant nous. Que de choses il nous reste à découvrir et que ceux qui ont vingt ans, comme vous, sont heureux ! Ils verront un monde que nous aurons à peine entrevu de loin »<sup>34</sup>.

Joignant le geste à la parole, Maspero lui ouvre les colonnes de son « Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptienne et assyrienne »<sup>35</sup>. Capart, qui considère le « Recueil » comme une « mine de renseignements de la plus haute valeur »<sup>36</sup>, lui fournit un article de mélanges. Beaucoup d'autres suivront, là et ailleurs.

## 4 A l'école européenne de l'égyptologie

Jean Capart est très tôt perçu par les égyptologues étrangers comme une sorte de « Champollion belge » : « M. Capart », écrit Maspero dans la « Revue critique » de Paris,

« est un jeune homme qui, tout en finissant ses études à l'Université de Bruxelles, s'est adonné aux hiéroglyphes avec une passion tenace. Il n'a pas encore eu le loisir d'achever des mémoires originaux, mais dans les résumés qu'il a écrits de doctrines courantes en égyptologie, il a déployé une facilité d'exposition, une netteté de critique et d'une science qui font bien augurer de lui pour l'avenir »<sup>37</sup>.

<sup>32</sup> J. Capart à L. d'Estournelles de Constant, novembre 1918 : AAERE/Maspero.

<sup>33</sup> Un projet de valorisation du fonds Capart (classement, numérisation, ...) est actuellement à l'étude.

<sup>34</sup> G. Maspero à J. Capart, 2/12/1898 : AAERE/Maspero.

<sup>35</sup> G. Maspero à J. Capart, 4/01/1899 : AAERE/Maspero.

<sup>36</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRAH, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

<sup>37</sup> Maspero 1898.

Toutefois, force est de constater que Capart n'est encore qu'un autodidacte sans réelle formation en égyptologie. Fort opportunément, ayant participé au Concours interuniversitaire pour la collation des bourses de voyage, il remporte en 1898 une somme d'argent devant lui permettre de partir étudier à l'étranger. Dans la foulée, le gouvernement belge lui octroie un pécule de voyage complémentaire. Ce n'est que justice pour celui qui, depuis plus d'un an, travaille bénévolement à mettre de l'ordre dans les collections du musée et qui a entrepris la rédaction du premier catalogue des antiquités égyptiennes. Trop heureux de pouvoir se consacrer pleinement à sa passion, il se met en congé du Barreau et prend le premier train.

Le périple européen de Jean Capart débute par les Pays-Bas. Il y visite plusieurs musées, mais aucun d'eux n'égale en saveur le Rijksmuseum van Oudheden de Leyde – le musée perdu pour les Belges ! – où il est l'hôte du directeur Willem Pleyte et de son adjoint Pieter Boeser. Il en profite pour suivre les cours de ce dernier à l'université locale. Par la suite, Capart reviendra à maintes reprises aux Pays-Bas, notamment pour y réaliser – là comme ailleurs – des photographies de qualité. Il ne fera en cela que suivre un conseil que lui a donné Maspero :

« On ne saurait trop ni trop tôt publier et photographier les monuments. C'est les sauver contre l'anéantissement »<sup>38</sup>.

Un conseil que, depuis lors, il n'a cessé de propager lui-même :

« Laissons ceux qui ont la responsabilité des ruines mettre tout en œuvre pour les conserver le plus longtemps possible à l'admiration des voyageurs. (...) Mais, en même temps, efforçons-nous par des photographies, des moulages et des publications, d'en assurer un souvenir indestructible »<sup>39</sup>.

Un siècle plus tard, dans une publication du RMO, le nom de Capart figurera aux côtés de ceux de l'Italien Antonio Béato et du Hollandais Jan Herman Insinger, deux pionniers de la photographie égyptienne<sup>40</sup>.

Le deuxième volet du périple européen de Jean Capart le conduit en Allemagne. Après un court passage par Hambourg et Lubeck, il se rend dans la capitale. Il séjourne au Musée de Berlin, alors dirigé par Adolf Erman<sup>41</sup>. Indépendamment des relations amicales, mais parfois chahutées, qu'il entretiendra durant près de quarante ans avec l'auteur du « Wörterbuch », il se montrera toujours un admirateur inconditionnel de son œuvre. A sa mort, il tiendra à le redire :

« Oui, son œuvre a été utile et bonne, elle a été féconde, elle a renouvelé les bases de la science égyptologique dont elle a souvent élargi les horizons »<sup>42</sup>.

<sup>38</sup> G. Maspero à J. Capart, 22 janvier 1897 : AAERE/Maspero.

<sup>39</sup> Capart/Werbrouck 1925, 350.

<sup>40</sup> Raven 1991.

<sup>41</sup> Pour une information plus détaillée sur Erman et l'École de Berlin, voir notamment : Schipper 2006 et Gertzen 2010.

<sup>42</sup> Capart 1938.

En dehors de Berlin, Capart ne fait que de courts séjours à Dresde, à Munich et à Francfort, trop pressé de rejoindre Bonn où il a décidé de poser ses valises. En novembre 1898, comme d'autres Belges avant lui, il s'inscrit à la Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität<sup>43</sup>. Durant de longs mois, il y suit de nombreux cours, notamment ceux du P<sup>r</sup> (Karl-)Alfred Wiedemann qui lui enseigne la langue égyptienne, l'histoire de l'art égyptien, l'histoire de la civilisation égyptienne et l'histoire de l'égyptologie en rapport avec les sciences bibliques. En dehors de l'université, il a le privilège d'être admis dans la bibliothèque personnelle de son professeur, lequel l'invite aussi régulièrement à partager ses repas en famille<sup>44</sup>. Mieux : Wiedemann, touché par ses sollicitations larmoyantes, lui offre quelques objets préhistoriques dont certains ont été trouvés dans la nécropole de Nagada<sup>45</sup>. De même, il lui offre une série d'étoffes égyptiennes (E.5052 à E.5097) dont plusieurs proviennent de la fameuse cachette de momies royales de Deir el-Bahari<sup>46</sup>. A Bruxelles, le conservateur en chef du Cinquantenaire, Eugène van Overloop, n'en revient pas du résultat obtenu par son jeune collaborateur : « Je vois », lui écrit-il, « que l'Égyptologie va recevoir chez nous du sang nouveau et vous me voyez tout prêt à vous seconder »<sup>47</sup>. Jean Capart, lui, savoure sa première victoire sans cesser de travailler. Il ne quittera pas l'Allemagne avant d'y avoir décroché un beau diplôme en caractères gothiques<sup>48</sup>. Il ne la quittera pas non plus avant d'avoir remis aux rédacteurs de la « Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde Ägyptens » un article intitulé « Notes sur la décapitation en Égypte ». C'est un autre motif de fierté pour lui qui se plaît à répéter que la « Zeitschrift », créée par Lepsius en 1863, fut la toute première revue scientifique consacrée à l'Égypte. Il le soulignera d'ailleurs auprès du ministre belge de l'Agriculture et des Beaux-Arts :

« L'importance de ce recueil est incalculable, on peut dire hardiment qu'il n'existe pas de questions égyptologiques qui n'y aient été traitées et discutées. La liste des collaborateurs renferme tous les noms les plus connus dans la science »<sup>49</sup>.

Son propre nom s'ajoutant à cette liste, Capart fournira plusieurs contributions à la « Zeitschrift » : outre ses « Notes sur la décapitation en Égypte » (1898), citons « Zu Ermans Aufsatz « Kupferringe an Tempelthoren » (1901), « Sur le prêtre In-mwtf » (1904), « Sur une formule d'un sarcophage de la XII<sup>e</sup> dynastie au Musée Guimet » (1905), « Broyeurs en pierre » (1906), « Stèle de Nebuauï » (1906), « Un cercueil de chien du Moyen Empire » (1907), « Une liste d'amulettes » (1908) et « Ein vorge-

<sup>43</sup> Lettres de J. Capart à E. van Overloop, 23/09/1898 et de J. Capart à L. De Bruyn, 23/11/1898 : AMRAH/Correspondances.

<sup>44</sup> Capart 1937.

<sup>45</sup> Notamment un raclor en silex (E.15), des coquilles (E.1312 a-f), des perles en cornaline (E.1511), des coquillages (E.1514), des perles en terre cuite (E.1515), des silex (E.1537 à E.1540) et un vase (E.1930).

<sup>46</sup> J. Capart à L. De Bruyn, 23/11/1898 : AMRAH/Correspondances.

<sup>47</sup> E. van Overloop à J. Capart, 19 décembre 1898 : AMRAH/Correspondances.

<sup>48</sup> Diplômes de J. Capart : AC.

<sup>49</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRAH, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

schichtlicher Elfenbeinstab ? » (1932). Et, bien entendu, la revue de Leipzig figurera en tête des revues qu'il dépouillera lorsque, peu avant la Première guerre mondiale, il mettra en œuvre sa volumineuse bibliographie égyptologique sur fiches, bibliographie à propos de laquelle il écrira en 1918 :

« Ce n'est pas mieux que le dictionnaire de Berlin [= le Wörterbuch, J.-M. B.], mais en attendant qu'il soit publié ce sera fort utile pour mes élèves et moi et pour tous ceux qui voudront le consulter »<sup>50</sup>.

Après son long séjour de 1898, Capart entretiendra une correspondance suivie avec les égyptologues allemands et reverra à plusieurs reprises les collections égyptologiques de ce pays ami. Ami jusqu'à un certain jour de 1914<sup>51</sup>.

Le troisième volet du périple européen de Jean Capart se déroule en Angleterre. Installé à Londres à la mi-mars 1899, il revoit avec enthousiasme le British Museum. Malheureusement pour lui, le conservateur Ernest-Alfred Wallis Budge se montre résolument hostile à son égard. Le temps n'arrangera rien et, par la suite, il continuera à se sentir victime de la *dictature rébarbative* de Budge<sup>52</sup>. Leurs mauvaises relations seront un frein à toute collaboration entre leurs musées respectifs durant un quart de siècle. Tout autre est l'accueil que lui réserve Emily Paterson, la secrétaire générale de l'Egypt Exploration Fund (l'ancêtre de l'actuelle Egypt Exploration Society). Durant de longues heures, elle lui expose les buts et les moyens de sa société de fouilles qui vit principalement de souscriptions récoltées dans divers pays d'Europe et d'Amérique. Comme Capart se plaint de ce que les ressources financières du Cinquantenaire sont insuffisantes pour lui permettre d'entamer une campagne en Égypte, elle lui suggère d'inciter le gouvernement belge et des mécènes privés à souscrire aux fouilles et aux publications de l'EEF. Enthousiasmé par cette proposition, Capart écrit aussitôt au conservateur en chef van Overloop pour le supplier de lui donner son accord. Il prendra plus tard contact avec quelques mécènes, au premier rang desquels le comte Cavens. Requêtes acceptées ! Le 13 avril 1899, il fait la connaissance de William Flinders Petrie à University College. Entre eux, la sympathie est immédiate et réciproque. L'EEF ayant décidé d'octroyer au Cinquantenaire une part des antiquités provenant de ses dernières fouilles, Petrie l'invite à puiser à satiété dans ses réserves. Il ne se fait pas prier et choisit un bon millier d'objets, pour la plupart préhistoriques. Le soir même, il écrit fièrement à van Overloop :

« Nous remportons victoire sur toute la ligne. Le 13 Avril (ironie du 13) sera une date importante de l'histoire de notre collection égyptienne. (...) Je ne supposais pas obtenir une telle quantité de pièces ! Prenez garde : si vous me laissez continuer, avant dix ans il faudra tout un musée pour les antiquités égyptiennes ! »<sup>53</sup>

<sup>50</sup> J. Capart à C. Lagier, 29/11/1918 : AAERE/Lagier.

<sup>51</sup> Correspondance diverse : AMRAH/Correspondances et AAERE.

<sup>52</sup> Idem.

<sup>53</sup> J. Capart à E. van Overloop, 13/04/1899 : AMRAH/Correspondances.

Bientôt nommé Local Secretary de l'Egypt Exploration Fund pour la Belgique, Capart reviendra chaque été à Londres pour négocier avec Petrie sa part du butin. D'une année à l'autre, cette dernière sera plus ou moins grande et plus ou moins intéressante en fonction de l'importance des souscriptions recueillies en Belgique et des avatars des campagnes de fouilles. Parallèlement, Capart réussira aussi à intéresser ses compatriotes à d'autres sociétés similaires à l'EEF : l'Egyptian Research Account, les Excavations in Egypt et la British School of Archeology. Quant à ses relations avec le maître de l'archéologie anglaise, elles resteront idylliques jusqu'au bout. Chaque fois qu'il le pourra, il s'investira pour soutenir ses initiatives et défendre ses intérêts. On le verra notamment prendre une part active au conflit opposant Petrie à l'archéologue français Emile Amélineau à propos des fouilles d'Abydos. Malgré les rappels à l'ordre répétés de Maspero et de Raymond Weill (le futur président de la Société Française d'Égyptologie), Capart mènera dans les années 1900–1904, tant en France qu'en Belgique, une virulente campagne contre Amélineau qu'il accusera d'avoir tout saccagé sur son passage et de n'avoir laissé à Petrie qu'un champ de ruines<sup>54</sup>. A la mort de Petrie en 1942, il trouvera encore les mots justes pour résumer l'œuvre d'un homme qui n'aura cessé de l'inspirer :

« La note dominante de l'activité de William Matthew Flinders Petrie est, sinon d'avoir créé l'archéologie égyptienne, tout au moins de l'avoir organisée sur une base définitive. C'est à l'école de Petrie que se sont formés la plupart des fouilleurs d'Égypte depuis bientôt un demi-siècle »<sup>55</sup>.

Lui compris.

Terminons-en avec le périple européen de Jean Capart. En mai 1899, sa quatrième et dernière étape le conduit en France, à Paris. Cette fois, il est accompagné d'Alix Idiers, la jeune femme qu'il vient d'épouser et qui, jusqu'à sa mort prématurée en 1911, sera sa collaboratrice en même temps que sa compagne de vie. Pour Jean Capart, un voyage à Paris – fût-il de noce – c'est l'occasion de suivre les cours de Gaston Maspero à l'École du Louvre et de sceller une amitié à tout jamais. Après la mort inopinée de Maspero en 1916, sa veuve tiendra à le lui redire : « Mon mari avait pour vous une véritable estime »<sup>56</sup>. Pour Jean Capart, un voyage à Paris – fût-il de noce – c'est aussi l'occasion d'approfondir sa connaissance du département égyptien du Louvre. Ce dernier est alors dirigé par Georges Bénédite avec lequel il n'arrivera pas à s'entendre très longtemps. Comme dans le cas de Budge et du British Museum, leurs difficultés relationnelles seront un frein à plusieurs projets de collaboration entre le Cinquantenaire et le Louvre durant un quart de siècle. Cela ne fait évidemment pas de Capart un paria aux yeux des autres égyptologues français. Le 12 janvier 1900, il est d'ailleurs élu membre correspondant de l'Institut égyptien du Caire, alors présidé par Maspero. Un peu moins de

<sup>54</sup> Correspondance G. Maspero-J. Capart et J. Capart-R. Weill, 1900–1904 : AAERE/Maspero et Weill.

<sup>55</sup> Capart 1943.

<sup>56</sup> L. d'Estournelles de Constant à J. Capart, 22/11/1918 : AAERE/Maspero.

deux ans plus tard, le 8 novembre 1901, il en deviendra membre honoraire<sup>57</sup>. Pour un jeune égyptologue, une élection – même modeste – à l'Institut égyptien du Caire, héritier du prestigieux Institut d'Égypte de Bonaparte, s'apparente à une consécration précoce et c'est avec une fierté teintée de vanité qu'il écrira au ministre van der Bruggen :

« Toutes les illustrations [sic] scientifiques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont fait partie de l'Institut en qualité de membres résidents ou de membres correspondants »<sup>58</sup>.

Le 29 janvier 1900, deux semaines après l'élection de Jean Capart à l'Institut égyptien, le gouvernement belge, satisfait des résultats qu'il a obtenus au cours de son périple européen, le nomme officiellement conservateur-adjoint des Antiquités orientales des Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels de Bruxelles. Le nouveau promu reçoit pour mission principale de mettre en ordre et de développer la section égyptienne. Il aura aussi à s'occuper du secrétariat de rédaction du « Bulletin des Musées » nouvellement créé. Maintenant que le voilà installé définitivement au Cinquantenaire, un cap important est franchi. Mais il en reste d'autres à franchir : enseigner l'égyptologie, découvrir l'Égypte et (si possible) y fouiller.

## 5 Le Haut enseignement

Tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, l'égyptologie acquiert peu à peu ses lettres de noblesse et se voit reconnaître le statut de « science universitaire » un peu partout en Europe et dans le monde. De son côté, la Belgique, on l'a vu, ne marque aucun progrès décisif en la matière. En 1900, l'égyptologie n'a toujours pas droit de cité dans les universités belges, du moins si l'on excepte un cours libre d'égyptologie professé pendant quelques années à l'Université de Gand par le P<sup>r</sup> E. M. Coemans et un cours d'histoire générale des religions faisant une petite place à l'Égypte, créé en 1884 à l'Université de Bruxelles par le P<sup>r</sup> Eugène Goblet d'Alviella<sup>59</sup>. Au tournant du siècle, un débat s'ouvre sur l'opportunité de créer en Belgique des cours d'égyptologie. Le ministre (catholique) de l'Intérieur et de l'Instruction publique Jules de Trooz mène des consultations sur ce sujet qui ne fait pas l'unanimité : « Cette innovation, clame un journal de l'opposition libérale, ne s'impose nullement. Les universités sont dépourvues du matériel et des collections indispensables aux exposés scientifiques »<sup>60</sup>. Jean Capart ne partage pas cet avis. Il considère, bien en contraire, qu'il est temps que la Belgique rattrape son retard en la matière. En 1901, tout juste nommé conservateur-adjoint au Cinquantenaire, il rédige à l'attention de son ministre de tutelle un long rapport en faveur de l'égyptologie et de

<sup>57</sup> Diplôme : AFC; E. van Overloop à M. van der Bruggen, 6 janvier 1902 : AMRAH/Catalogues, guides, ouvrages Capart.

<sup>58</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRHA, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

<sup>59</sup> Warmenbol 2012; Schreiber (dir.) 2012.

<sup>60</sup> Le Petit Bleu (Bruxelles), s.d. : AC/Coupages de presse.

son enseignement. A chaque ligne ou presque, il oppose l'inertie des Belges au dynamisme dont font preuve leurs voisins français, anglais et allemands. Il démontre, exemples à l'appui, tout ce que l'égyptologie a déjà apporté et continuera à apporter à l'histoire de l'Antiquité, à l'histoire de l'art, à l'histoire des religions, à la sociologie, à l'histoire des institutions, à l'histoire de la géographie, à l'anthropologie, etc. Il conclut en rappelant la nécessité d'accorder enfin une place à l'égyptologie au sein des disciplines historiques enseignées dans les universités belges :

« L'ère des tâtonnements et des hésitations est donc passée ; toutes les appréhensions et les défiances qui accueillirent la nouvelle science à ses débuts se sont évanouies. Ses conquêtes sont importantes et solidement établies, il importe donc de chercher à les faire de plus en plus sortir du cercle un peu étroit de la science pure pour les faire pénétrer dans le domaine plus général de l'enseignement où, à en juger d'après certains manuels, elles ne semblent pas encore avoir eu accès »<sup>61</sup>.

Ce plaidoyer de Capart fera son chemin. Il contribuera de façon déterminante à changer les mentalités et à ouvrir la voie à un enseignement officiel de l'égyptologie en Belgique.

Le 15 décembre 1902, Jean Capart est officiellement nommé chargé de cours d'égyptologie à l'Université de l'Etat à Liège. Un motif de regret pour ceux qui s'étaient plutôt prononcés en faveur de l'Université Libre de Bruxelles : « Si », avait fait valoir la presse libérale,

« la nécessité de ces études est formellement reconnue, elles ne pourraient être instaurées qu'à Bruxelles où des documents considérables concernant la vie et l'art égyptiens sont dès à présent rassemblés »<sup>62</sup>.

Capart, lui, s'en contente visiblement. A ce moment, il est âgé de vingt-cinq ans et n'a d'autre expérience en matière d'enseignement que sa participation au Séminaire d'histoire et de géographie organisé en 1898-1899 par l'Université Libre de Bruxelles et les leçons publiques qu'il donne ponctuellement, depuis 1900, dans le cadre de l'Extension de la même université. Heureusement pour lui, cette inexpérience relative est largement compensée par un bagage scientifique solide et par des dispositions naturelles à prendre la parole en public. En témoignent ses conférences : au fil des ans, elles sont de plus en plus fréquentes et attirent des foules de plus en plus nombreuses, au point de faire de lui un conférencier « populaire ». Un journaliste cherchera un jour à percer le secret de cette popularité et pensera l'avoir trouvé :

« Le bon sens de Monsieur Capart et son estime de la foule. (...) Monsieur Capart est un savant qui vous parle « humano modo » sans prendre ses auditeurs pour des sauvages ni pour des érudits. Il a trouvé le juste milieu et il intéresse, ne répugnant d'ailleurs pas à l'anecdote savoureuse et exemplative qui met si bien le public en forme pour comprendre »<sup>63</sup>.

<sup>61</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRAH, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

<sup>62</sup> Le Petit Bleu (Bruxelles), s.d. : AC/Coupures de presse.

<sup>63</sup> Le Progrès (Mons), s.d. [1931] : AC/Coupures de presse.

Capart fera dans ses cours ce qu'il fait depuis dix ans dans ses conférences.

La leçon inaugurale de Jean Capart à l'Université de Liège se déroule le 4 février 1903. Devant un public nombreux, il retrace l'histoire de l'égyptologie et démontre combien les résultats des recherches pratiquées en Égypte sont riches, en particulier pour l'histoire de l'art, pour les études ethnographiques, ainsi que pour les sciences sociales et juridiques. Peu après, un véritable cours d'égyptologie est créé. Il devra porter chaque année sur une matière particulière et tant la philologie que l'art et l'archéologie de l'Égypte ancienne figureront à son programme. Capart se voit confier le cours de candidature intitulé *Les Origines de l'Art et l'Art oriental (Égypte et Asie antérieure)*. En 1906, sa charge est étendue au cours d'Histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des arts appliqués dans l'Orient classique, cours donné en licence. De 1903 à 1910, il enseigne à l'Université de Liège au titre de chargé de cours. Il doit attendre le 18 décembre 1910 avant de se voir conférer le titre de professeur au sein de l'Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'ULg. Ecrasé par d'autres occupations, il abandonnera définitivement sa chaire en 1929 au profit de l'un de ses disciples, Baudouin van de Walle<sup>64</sup>. En dehors de Liège, Capart enseigne dans plusieurs écoles ou instituts supérieurs. Il donne notamment des cours au sein de la Société des Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles (futur Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie)<sup>65</sup>. A partir de 1904, il devient aussi l'un des piliers des Cours pratiques d'archéologie du Cinquantenaire qu'il a largement contribué à créer. Pendant la Première guerre mondiale, il donne un cours sur l'art égyptien à l'École Saint-Luc à Molenbeek (Bruxelles). En 1924, il devient professeur d'échange à l'Université de Lyon.

## 6 Premières fouilles belges en Égypte

A l'époque de sa nomination au Cinquantenaire, Jean Capart est invité en Égypte par Gaston Maspero qui a repris ses anciennes fonctions au Caire. Au cours de ce premier voyage, qui s'étend de décembre 1900 à mars 1901, il découvre de nombreux chantiers de fouilles, notamment ceux de Heinrich Schäfer, Ludwig Borchardt, Percy Newberry, Georges Legrain et Howard Carter. Ce dernier vient de mettre au jour la tombe de la reine Hatchepsout-Merytrê. Invité à la découvrir en primeur, Capart en ressort avec l'envie furieuse de fouiller, lui aussi. Il l'écrira peu après à son ministre :

« On pourrait donc désirer que la Belgique, imitant en cela ce que les autres nations ont fait depuis longtemps, se décidât à envoyer en Égypte une mission scientifique chargée de faire

<sup>64</sup> Notice nécrologique faite par Jean Capart lui-même : AC; Divers : AMRAH/N° 270; Winand 2006.

<sup>65</sup> Warmenbol 2003.

des fouilles et de rapporter à Bruxelles des collections riches et précieuses. Pour le moment, ce desideratum n'a nul espoir de se réaliser »<sup>66</sup>.

Jean Capart devra encore attendre plusieurs années avant qu'une première occasion lui soit donnée de fouiller en Égypte. En 1905, il s'associe avec l'homme d'affaires belge Edouard Empain qui a décidé d'offrir un mastaba égyptien à la Belgique. En décembre de cette année-là, il se rend dans la nécropole de Saqqara et, avec l'aide de son élève de Liège Charles Mathien et de l'archéologue anglais James Edward Quibell, il procède au désensablement et à l'exhumation de la chapelle funéraire de Neferirtenef (E.2465), un haut fonctionnaire de la 5<sup>e</sup> dynastie. Ce monument est transporté à Bruxelles au printemps 1906 où il est réédifié peu après. Parfois comparé au mastaba du Louvre, il compte aujourd'hui parmi les pièces maîtresses de la collection égyptienne du Cinquantenaire<sup>67</sup>. En février 1907, Capart retourne en Égypte<sup>68</sup>. Il est accompagné cette fois de Charles Mathien et de l'archéologue Fernand Mayence, de l'Université Catholique de Louvain. Il s'agit de s'assurer qu'Héliopolis, la nouvelle ville qu'Edouard Empain s'apprête à construire à l'orée du désert de l'Abbassia, ne recouvrira pas l'un ou l'autre monument antique. Après des débuts prometteurs, Capart se retrouve comme prisonnier des limites étroites de sa concession. Malgré ses supplications, il n'est pas autorisé à mettre les pieds sur la partie la plus prometteuse du site que s'est réservée son collègue Schiaparelli, fouillant pour le compte du roi d'Italie. Déjà miné par une météo épouvantable, il finit par abandonner : *Mauvais chasseur*, écrit-il à propos de lui-même<sup>69</sup>. Au moins un résultat a-t-il été atteint, fût-il négatif : démonstration a été faite qu'il n'y avait pas de vestiges antiques à l'endroit fouillé. Le conservateur en chef du Cinquantenaire résume la mission d'Héliopolis en ces termes :

« C'est donc un four au point de vue des fouilles, mais néanmoins une affirmation de la Belgique sur un terrain où nous étions naturellement ignorés jusqu'à présent »<sup>70</sup>.

La même année 1907, Capart est enrôlé par Maspero pour une mission de sauvetage en Nubie en prévision d'une prochaine surélévation du barrage d'Assouan. Cependant, pour des raisons restées obscures, sa participation à cette mission est annulée quelques jours avant le départ. C'est le début d'une longue éclipse dans l'histoire des fouilles belges. Elle va durer près de vingt ans. Lorsque Capart retourne en Égypte en 1909, ce n'est plus pour fouiller, mais pour vivre une aventure inoubliable dans le désert d'Abydos auprès de l'archéologue John Garstang (University of Liverpool) et d'un autre Anglais qui deviendra l'un de ses plus grands amis et mécènes : le chimiste Robert Mond, futur président de l'Égypt Exploration Society.

<sup>66</sup> J. Capart à M. van der Bruggen, 1901 : MRAH, Bibliothèque, BA, 49.222 Egypt, 303.

<sup>67</sup> Bruffaerts 2005.

<sup>68</sup> Bruffaerts 2010.

<sup>69</sup> J. Capart à E. van Overloop, 19/03/1907 : AMRAH/Correspondances.

<sup>70</sup> E. van Overloop à Ernest Verlant, 27/03/1907 : AMRAH/Correspondances.

## 7 Une passion à partager

Que ce soit à Alexandrie, au Caire ou à Louxor, Jean Capart fait d'innombrables acquisitions au cours de ses treize voyages en Égypte<sup>71</sup>. En dehors de cela, il se fournit sur le marché des antiquités, tant en Europe qu'aux États-Unis, et veille au maintien des souscriptions belges aux fouilles anglaises. Enfin, malgré des crédits notoirement insuffisants, il réussit l'exploit d'acheter quelques-unes de ses plus belles pièces à l'occasion des grandes ventes publiques de son temps : Gayet (1901), Amélineau (1904), Somzée (1904), Philip (1905), Hilton Price (1911), Amherst (1921), MacGregor (1922), ... Parfois, mais plus rarement, il achète hors vente publique d'importants lots provenant de collectionneurs, comme c'est le cas, dans la seconde moitié des années trente, avec les collections Scheurleer et Périchon bey ou avec cette série de figurines d'envoûtement dont il confie l'étude au Français Georges Posener. Il nous est évidemment impossible de dresser ici un inventaire, même sommaire, des acquisitions de Jean Capart en un demi-siècle de carrière. Contentons-nous de citer, un peu au hasard, le Linteau de Séthi I<sup>er</sup> (E.407), le naos en granit rose du règne de Psammétique II (E.5283), le Livre des Morts à vignettes de l'artisan Neferenpet (19<sup>e</sup> dyn.) (E.5043), la « Momie de la Brodeuse » (E.1045), la Stèle du roi Den (E.562) ou le fragment de naos en basalte au nom d'Apriès (E.5818). Coup de cœur pour le relief de la reine Tiyi (E.2157), parfois surnommé « la Joconde du Cinquantenaire ». Ce relief, acquis par Capart lors de la Vente Philip (Paris 1905), fut considéré comme une représentation d'un roi ptolémaïque jusqu'à ce qu'en 1907 un nettoyage approfondi ne révèle qu'il s'agit, en réalité, de l'un des meilleurs portraits connus de la Grande épouse royale d'Amenhotep III. Il provient de la tombe du fonctionnaire thébain Ouserhat (TT 47)<sup>72</sup>. Au total, on estime à plus de 8.000 le nombre de pièces acquises par Capart. Soulignons ici que l'un de ses plus grands mérites aura été de faire abstraction de ses préférences personnelles et de veiller à acquérir des pièces qui soient représentatives de toutes les époques de l'Égypte, de la préhistoire à la période gréco-romaine. Son autre grand mérite aura été d'acquérir des pièces relevant aussi bien de l'art officiel que de l'art privé et appartenant à toutes les catégories imaginables. Et cela dans le but, non seulement de faire découvrir aux Belges l'Égypte et la civilisation égyptienne, mais aussi d'apporter sa pierre à l'édifice démocratique. Car, il importe de le dire, Capart soutient l'idée selon laquelle les musées publics sont des instruments culturels essentiels d'une démocratie moderne. Comme son collègue et ami Jean De Mot, il est convaincu que la création d'un véritable musée d'antiquités en Belgique doit constituer une « source de pensée et de science, de rêve et de beauté »<sup>73</sup>.

<sup>71</sup> 1900–1901, 1905–1906, 1907, 1909, 1923, 1925, 1927, 1929, 1930, 1934, 1937, 1938 et 1945–1946.

<sup>72</sup> Bruffaerts 2009a.

<sup>73</sup> De Mot 1906.

Tout au long de sa carrière, Jean Capart écrira plusieurs centaines de livres, chapitres de livres, préfaces, articles et comptes rendus<sup>74</sup>. Parmi ses publications, certaines passeront inaperçues ; d'autres, au contraire, feront beaucoup parler d'elles. En jetant un regard d'ensemble sur sa production scientifique (et non scientifique), on serait tenté de qualifier Capart d'égyptologue « généraliste », tant ses champs d'intérêt sont nombreux et variés. Toutefois, c'est surtout pour ses publications en rapport avec l'histoire de l'art égyptien qu'il va se faire connaître et apprécier. Ici aussi, il est impossible d'énumérer sa production. Pour autant, on ne saurait passer sous silence ses leçons sur « Les Origines de l'art et l'art égyptien » (1903) ou son « Recueil de Monuments égyptiens » (1902–1905). Ce dernier renferme les clichés les plus intéressants qu'il a pris en Égypte et dans les musées d'antiquités égyptiennes de divers pays. Alfred Wiedemann écrira à son propos dans l'« *Orientalistische Literaturzeitung* » :

« C'est un excellent instrument, pour acquérir une vision exacte de l'activité artistique de l'Égypte, sur la base des matériaux édités consciencieusement »<sup>75</sup>.

On ne saurait non plus passer sous silence son étude parue en français sous le titre « Les Débuts de l'Art en Égypte » (1903–1904) et en anglais sous le titre « *Primitive Art in Egypt* » (1905). Elle recueillera les suffrages enthousiastes des plus hautes figures scientifiques de son temps qui y verront un livre « indispensable », tant pour les égyptologues que pour ceux qui s'occupent de la question de l'origine de l'art ou s'intéressent à l'ethnologie comparée. Plus d'un siècle après sa parution, cet ouvrage, bien que dépassé, est encore parfois cité dans la littérature scientifique. Comme l'est parfois sa série « *L'Art égyptien. Choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques* » (1908–1911) dont les volumes ont été bien accueillis par les spécialistes au moment de leur publication. Quant à l'histoire des religions, Capart s'y est aussi intéressé. Sa contribution la plus significative est certainement sa participation à la « *Revue de l'histoire des religions* » de Paris où il succède en 1904 à Maspero comme rédacteur du « *Bulletin critique des religions de l'Égypte* ». Une charge difficile et ingrate qu'il abandonnera en 1913 pour ne pas annihiler la sympathie de ses collègues, ses bulletins étant parfois jugés *par trop critiques*. Parmi les autres publications de Capart parues avant la Première guerre mondiale, citons encore : « *Chambre funéraire de la VI<sup>e</sup> dynastie aux Musées Royaux du Cinquantenaire* » (1906), « *Une rue de tombeaux à Saqqarah* » (1907), « *Abydos. Le Temple de Sêti I<sup>er</sup>. Etude générale* » (1912), « *Les Monuments dits Hycsos* » (à propos des sphinx de Tanis) (1913), « *Les Origines de la Civilisation égyptienne* » (1914) ou encore « *Un roman vécu il y a vingt-cinq siècles. Histoire des relations d'une famille sacerdotale égyptienne avec les prêtres du Temple de Teuzoi depuis l'an IV du règne de Psamétique I<sup>er</sup> jusqu'à l'an IX du règne de Darius (VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) par Pétéisis fils d'Essemteu* » (1914). N'oublions pas non

<sup>74</sup> Pour un aperçu de la production bibliographique de J. Capart voir notamment : Folkers 1938, Pirenne/Bovy 1957 et van de Walle/Bovy 1967.

<sup>75</sup> Traduction d'un extrait d'article d'A. Wiedemann cité dans le prospectus publicitaire.

plus le bulletin bibliographique de l'Égypte ancienne qu'il signe dans le « *Journal of Egyptian Archaeology* » de Londres.

## 8 Temps d'épreuves et renouveau

Au début de sa carrière, Jean Capart est victime d'une escroquerie qui fera couler beaucoup d'encre et de salive. En 1908, ayant recommandé à la Société des Amis du Musée du Cinquantenaire l'achat de deux scarabées relatant une prétendue circumnavigation de l'Afrique à l'époque du pharaon Nécho II, il voit l'authenticité de ceux-ci contestée par ses confrères allemands Adolf Erman et Heinrich Schäfer. D'expertise en contre-expertise, les égyptologues présents au Congrès international des sciences historiques de Berlin (1908) finissent par s'accorder sur le caractère apocryphe des pièces<sup>76</sup>. Peu après, les faussaires (l'épouse et le fils de feu l'égyptologue français Urbain Bouriant) sont arrêtés et sévèrement condamnés. Quant à Capart, il reconnaît humblement son erreur d'appréciation et accepte d'en endosser seul la responsabilité. Malgré cela, il fait les frais d'une campagne de dénigrement orchestrée contre lui par l'archéologue français Salomon Reinach et quelques autres. Il faudra toute l'autorité d'un Maspero à la tribune de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris pour tenter de mettre fin à la cabale :

« Que celui qui a réussi à toujours garder son sang-froid en présence de ce qu'il croyait être une grande découverte [lui] jette la première pierre : ce n'est pas moi qui le ferai »<sup>77</sup>.

A Bruxelles, Capart doit faire face à la colère de l'ancien Premier ministre belge (et futur Prix Nobel de la Paix) Auguste Beernaert qui n'arrive pas à récupérer l'argent déboursé pour les scarabées par la Société des Amis qu'il préside. Heureusement, sa carrière en Belgique n'aura pas trop à souffrir de l'affaire. L'année 1912 le verra même bénéficier d'une double nomination aux musées (rebaptisés officiellement Musées Royaux du Cinquantenaire) : celle de conservateur de la section des Antiquités égyptiennes et celle de secrétaire adjoint à la direction.

Durant la Première guerre mondiale, Jean Capart, qui n'a pas été mobilisé, se préoccupe surtout de sauvegarder son musée des pillages et des destructions. Il s'engage aussi modestement dans la voie de la Résistance, notamment en participant à la diffusion de livres et de journaux interdits par l'occupant. Volontiers provocateur, il va jusqu'à remettre à son collègue de Leipzig Georg Steindorff une collection d'ouvrages prohibés qu'il lui demande de lire et de propager en Allemagne. De manière générale, il reproche aux intellectuels allemands leur silence face aux massacres de civils belges, aux saccages des universités de Liège et de Louvain, ainsi qu'à la « *Flamenpolitik* »

<sup>76</sup> Voir notamment van de Walle/Limme/De Meulenaere 1980 et Gertzen 2010.

<sup>77</sup> Maspero 1908.

mise en œuvre en Belgique occupée. Il écrit notamment en 1915 à l'égyptologue Friedrich von Bissing, le fils du gouverneur militaire de la Belgique :

« Je n'hésite pas à déclarer à quiconque que je dois à l'Allemagne une grande partie de ma formation scientifique : j'ai voyagé souvent dans ce pays que j'ai habité plusieurs mois en 1898-1899 et je crois pouvoir dire que j'y ai trouvé des amitiés auxquelles j'attache du prix. La question de savoir si je les garderai dans l'avenir ne peut être tranchée en ce moment, si peu propice aux examens de conscience. Un jour cependant, quand il n'y aura plus une seule vérité officielle et obligatoire, je demanderai à mes amis allemands s'il n'existe pas entre nous une barrière morale décidément infranchissable »<sup>78</sup>.

Après l'Armistice de 1918, il tient parole et demande individuellement à ses collègues allemands de condamner les erreurs passées avant de songer à reprendre le cours normal de leurs relations scientifiques. Tous n'accepteront pas de se plier à cette exigence. Nonobstant cela, il continuera à proclamer son admiration pour la grandeur de la science allemande et à promouvoir l'œuvre des savants d'Outre-Rhin.

La paix revenue, Jean Capart publie de nouveaux livres, notamment des « Leçons sur l'Art Égyptien » (1920) tirées de son enseignement à Liège et qu'il refondra par la suite en deux séries : l'une historique, « L'Art égyptien. Etudes et Histoire » ; l'autre iconographique, « L'Art égyptien. Choix de Documents ». Cette dernière œuvre fera date et nombreux seront ceux qui en feront leur *livre de chevet*, à l'instar de l'égyptologue français Jean-Philippe Lauer<sup>79</sup>. Capart publie aussi de nombreux articles, notamment « La place de l'Égypte dans l'histoire de la civilisation » (1923) où il développe sa thèse d'une civilisation du Delta trouvant son expansion en Haute Égypte, thèse qui sera loin de faire l'unanimité. En dehors de ses exercices d'écriture, le conservateur reprend ses voyages d'études, ainsi que ses conférences. En 1920, il entreprend une tournée qui le conduit successivement au Danemark (où il a d'excellents amis, notamment Valdemar Schmidt et Maria Mogensen), en Suède et en Allemagne (où un concours de circonstances lui permet de découvrir avant tout le monde le fameux buste de Néfertiti). Beaucoup d'autres voyages suivront, sous toutes les latitudes : Italie, Suisse, Roumanie, Syrie, ...

## 9 La Fondation Égyptologique Reine Elisabeth

A l'automne 1922, les Musées Royaux du Cinquantenaire inaugurent une exposition commémorant le centième anniversaire du déchiffrement des hiéroglyphes : l'Exposition Champollion. Jean Capart la fait visiter à la reine Elisabeth de Belgique. Au même moment, l'un des événements les plus fameux de toute l'histoire de l'archéologie se produit en Égypte : la découverte, par l'Anglais Howard Carter, du tombeau de Toutankhamon. Quelques semaines après sa visite au Cinquantenaire, la

<sup>78</sup> J. Capart à F. W. von Bissing, 12/09/1915 (copie) : AC.

<sup>79</sup> J.-Ph. Lauer à J. Capart, 16/03/1929 : AAERE/Lauer.

reine Elisabeth et son fils le prince Léopold (le futur roi Léopold III) proposent à Capart de les accompagner à Louxor pour assister à l'ouverture officielle de la chambre funéraire du jeune pharaon. Le 18 février 1923, Jean Capart devient ainsi l'un des premiers et des seuls égyptologues au monde à être autorisé à pénétrer dans la plus célèbre tombe de la Vallée des Rois avant qu'elle ne soit vidée de ses trésors<sup>80</sup>. En la découvrant, il est saisi, selon ses propres mots, d'un *choc esthétique* dont il ne se remettra jamais. A compter de ce jour, il n'aura de cesse d'évoquer ce qu'il a vu chez Toutankhamon, que ce soit dans des interviews, dans des conférences ou dans des articles scientifiques. A l'automne 1923, il publie aussi un petit livre d'impressions qui, traduit dans plusieurs langues, devient un véritable best-seller : « Toutankhamon ». La parution de cet ouvrage provoque la fureur de Howard Carter qui accuse son auteur d'avoir attenté à ses droits de découvreur. Cherchant à se venger, Carter exige de Capart la restitution de clichés qui lui ont été prêtés par le « Times » avec l'accord de feu lord Carnarvon et dont il se sert pour ses conférences ; de même, il barre l'accès au tombeau à sa jeune assistante Marcelle Werbrouck. Capart ne lui pardonnera jamais cet affront. En 1924, lorsque le conflit entre le gouvernement égyptien et Carter finira par contraindre ce dernier à l'exil, il refusera de bouger le petit doigt. Leur ami commun Alan H. Gardiner aura beau le supplier d'intercéder en sa faveur auprès de Pierre Lacau et d'obtenir de la reine des Belges qu'elle fasse de même, il tiendra bon :

« Je regrette, mon cher Gardiner, de ne pouvoir vous faire plaisir en cette circonstance, mais Carter a brisé toutes les possibilités »<sup>81</sup>.

A la mort de Howard Carter en 1939, Capart rendra publiquement hommage au célèbre archéologue qui lui avait fait découvrir en 1901 la tombe de Hatchepsout-Merytrê et, vingt-deux ans plus tard, celle de Toutankhamon<sup>82</sup>. En privé, il ne versera pas une larme pour celui qu'il aura continué jusqu'au bout à surnommer « le bandit »<sup>83</sup>.

Le conflit Capart-Carter n'est heureusement pas la seule incidence des événements de 1922-1923 dans l'histoire de l'égyptologie belge. Le 5 mars 1923, profitant de l'enthousiasme et de l'émotion suscités par le voyage royal, Capart obtient le soutien de personnalités européennes et égyptiennes pour que soit créé un fonds chargé de promouvoir le développement des études égyptologiques en Belgique. Ainsi voit le jour, le 1<sup>er</sup> octobre 1923, l'association sans but lucratif Fondation Égyptologique Reine Elisabeth (FERE) qui sera rebaptisée en 2004 Association Égyptologique Reine Elisabeth (AERE). Présidée à sa naissance par le Belge Henri Naus bey, ami de Capart et personnalité très influente en Égypte (où il dirige la Société Générale des Sucreries et de la Raffinerie d'Égypte), elle est placée sous le haut patronage de la reine Elisabeth de Belgique (dont elle porte le nom) et du roi Fouad I<sup>er</sup> d'Égypte. Quant à Jean Capart, il

<sup>80</sup> Bruffaerts 1998

<sup>81</sup> A. Gardiner à J. Capart, 7/03/1924 : AAERE/Gardiner; J. Capart à A. Gardiner, 17/03/1924 : AAERE/Capart.

<sup>82</sup> Capart 1939.

<sup>83</sup> Témoignage oral de Marie-Alix Francart-Capart (fille de J. Capart) à l'auteur.

en devient tout naturellement le premier directeur. Les statuts de la FERE, dont le siège est fixé au Cinquantenaire, stipulent qu'elle

« a pour but de favoriser le développement des études égyptologiques en Belgique. [Pour ce faire, elle] se préoccupera de l'enrichissement de la bibliothèque égyptologique des Musées Royaux du Cinquantenaire, de la constitution dans les dits musées d'archives photographiques sur l'Égypte ancienne. »

Mais aussi, elle

« favorisera la participation aux fouilles dans la vallée du Nil, accordera des subsides de voyage, organisera des conférences et des expositions, etc. »<sup>84</sup>.

Pour Capart, l'instant tant attendu est enfin arrivé : « Le privilège de ma vie », écrit-il à la reine Elisabeth,

« aura été d'être prêt, sur le seuil, le jour où Votre Majesté, qui s'en approchait avec enthousiasme, a désiré le franchir. (...) Ce voyage d'Égypte agira sur moi comme un stimulant précieux. Je veux travailler toujours davantage à faire bénéficier le plus grand nombre à cette « illumination de l'âme » dont parlait de Vogüé à propos des révélations de l'Égyptologie. Toute ma vie sera, de plus en plus, consacrée à prouver à Votre Majesté que je n'ai pas d'autre ambition que de servir la Science et la Patrie »<sup>85</sup>.

Il en sera ainsi durant près d'un quart de siècle, soit jusqu'à sa mort en 1947. Dans sa tâche, tant au musée qu'à la FERE, Capart pourra compter sur l'appui efficace d'une équipe de fidèles. Au premier rang de celle-ci, on trouve Marcelle Werbrouck qui fut l'élève de Bénédite et de Maspero à l'École du Louvre, avant de devenir la sienne à la Société des Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles. Licenciée (puis docteure) en Histoire de l'art et archéologie, elle fera carrière à la section égyptienne du Cinquantenaire (qu'elle dirigera de 1925 à 1954) et à la FERE (où elle sera collaboratrice de 1923 à 1933, directrice-adjointe de 1933 à 1947 et directrice de 1947 à 1958). Véritable égérie de Jean Capart, la première femme égyptologue belge sera intimement mêlée à l'œuvre du fondateur. A ses côtés, d'autres personnes joueront, à des titres divers, un rôle non négligeable. C'est le cas notamment de Suzanne Berger, d'Eléonore Bille-De Mot, d'Eugénie De Keyser, de Pierre Gilbert, de Marcel Hombert, de Claire Préaux, de Marie Weynants-Ronday et d'Arpag Mekhitarian. Ce dernier, considéré par Capart comme son propre fils et comme « le confident de [ses] pensées égyptologiques », occupera longtemps la fonction de secrétaire puis celle de secrétaire général de la FERE. Il restera le gardien fidèle de sa mémoire jusqu'à sa mort survenue en 2004, après plus de 75 ans passés au Cinquantenaire<sup>86</sup>.

<sup>84</sup> Annexes au Moniteur Belge, 14/12/1923, n° 788.

<sup>85</sup> J. Capart à la reine Elisabeth, 25/12/1923 : APR/Secrétariat privé Albert-Elisabeth. N° 677.

<sup>86</sup> Bruffaerts 1999; Bruffaerts, J.-M., Une vie au temple des Muses (2004) : [www.egyptologica.be](http://www.egyptologica.be).

## 10 Une bonne idée par jour

Firmin van den Bosch, procureur général près les tribunaux mixtes d'Égypte, affirmera en 1930 que Capart a non seulement une bonne idée par jour, mais, ce qui est plus difficile, plus rare et plus méritoire, il parvient toujours à la réaliser<sup>87</sup>. Nous ne pouvons lui donner tort. Très vite après sa création en 1923, la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth se fait connaître du grand public en organisant de grandes expositions temporaires. Les premières ont pour thème la peinture thébaine. La FERE multiplie aussi les conférences données par des égyptologues reconnus comme des sommités dans leur domaine. Le succès de ces conférences est tel qu'en 1929 Capart songe à créer au Cinquantenaire des cours généraux d'égyptologie sur le modèle des cours dispensés à l'École du Louvre. A moyen terme, il prévoit la création de cours spéciaux et de chaires réservées à l'Égypte gréco-romaine et à l'Égypte chrétienne. Avec la collaboration de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales (de l'ULB), un essai est tenté en 1934-1935. C'est un succès. Malgré cela, le projet ne trouve pas les appuis officiels nécessaires et il finit par être abandonné.

Parallèlement à ses activités tournées vers le grand public, la FERE en déploie d'autres davantage tournées vers les professionnels de l'égyptologie. Elle se met notamment en devoir d'enrichir la Bibliothèque de l'Antiquité du Cinquantenaire. Plusieurs raretés bibliographiques font leur entrée dans l'inventaire, notamment un des exemplaires les plus complets du « Panthéon égyptien » de Champollion, la première édition de la « Description de l'Égypte » et le premier volume des « Monumenta Cartographica Africae et Aegypti ». Les chiffres témoignent de l'évolution intervenue : d'environ 1.000 volumes en 1901, la bibliothèque passe à environ 5.000 volumes à l'aube des années 1920. En 1947, elle en comptera plus de 100.000. Pour la documentation photographique sur l'Égypte, les statistiques sont tout aussi réjouissantes : des 500 clichés de 1901, on passe à 1.300 clichés en 1920, 2.000 en 1923, 14.000 en 1933, 22.000 en 1940, etc.<sup>88</sup>. Capart a tout lieu de se réjouir du bol d'air apporté par la FERE. En 1925, il confie à son ami français Camille Lagier :

« C'est comme ça que j'entends bâtir mon Temple des Millions d'années »<sup>89</sup>.

La même année, il déclare à un journaliste que sa bibliothèque est

« une des plus riches du monde, la plus riche peut-être. (...) C'est ici que des savants, égyptologues étrangers, viennent travailler, recueillir une documentation qu'ils ne trouvent pas dans leur pays... »

Et il ajoute avec une pointe de dépit :

« Naturellement, on n'en sait rien en Belgique »<sup>90</sup>.

<sup>87</sup> CdE VI, 1931.

<sup>88</sup> Discours de G. Theunis, 21/02/1947 : AAERE/Capart; Mekhitarian 1943, 20.

<sup>89</sup> J. Capart à C. Lagier, 7/05/1925 : AAERE/Lagier.

Trois ans plus tard, en août 1928, il profite de la tribune que lui offre le XVII<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes d'Oxford pour promettre à ses confrères qu'ils trouveront à Bruxelles les instruments de travail qui leur sont nécessaires : « J'espère », leur dit-il,

« que personne ne m'accusera de vantardise si, après avoir parcouru toutes les grandes bibliothèques égyptologiques du monde, je vous assure que nulle part on n'a réuni, en un même local, autant de sources imprimées sur les antiquités de la Vallée du Nil depuis l'époque paléolithique jusqu'à l'invasion arabe. Nos livres et nos revues sont mis à la disposition des travailleurs et nous nous sommes fait une loi d'acquiescer, sans retard, toute publication qui touche à l'égyptologie et qui nous est demandée par un lecteur. Nous sommes prêts à entreprendre les recherches bibliographiques ou les vérifications de sources qui seraient sollicitées par des collègues »<sup>91</sup>.

Dès 1925, Jean Capart crée, à côté de la « section pharaonique » de la FERE, une « section gréco-romaine » (appelée aussi « section de papyrologie »). Il en confie la direction au jeune papyrologue Marcel Hombert qui a fait ses classes à l'Université de Gand chez Joseph Bidez, avant de les poursuivre à Londres chez Harold Idris Bell et à Paris chez Pierre Jouguet. Dans le même temps, il autorise Hombert, devenu professeur à l'Université de Bruxelles, à dispenser ses cours de papyrologie dans les locaux du Cinquantenaire. L'idée est de permettre à Hombert et à ses étudiants d'avoir un accès immédiat aux ouvrages de papyrologie et à la collection de papyrus grecs provenant des fouilles de l'Egypt Exploration Society<sup>92</sup>. Dans les décennies à venir, la section de papyrologie connaîtra un développement important, notamment après que l'helléniste Claire Préaux eût rejoint l'équipe en 1928. Alors que Capart attribue le succès de l'entreprise au duo Hombert-Préaux, ce dernier l'attribue à Capart lui-même : « Si », écrira Hombert en 1947,

« l'institut de papyrologie de Bruxelles occupe actuellement un rang qui fait honneur à la Belgique, c'est à l'impulsion de Jean Capart qu'on le doit »<sup>93</sup>.

Stimulé par le succès des deux grandes sections de la FERE, Capart tente, dès 1928, d'en créer une troisième : une « section de l'Égypte chrétienne ». Pour la diriger, il pressent le coptologue Jozef Vergote qui fut l'élève du chanoine Théophile Lefort à l'Université Catholique de Louvain. Mais Vergote semble ne s'intéresser que parcimonieusement à son projet et s'en va bientôt poursuivre ses études en Allemagne auprès de Hermann Grapow. Capart se rappelle régulièrement au bon souvenir de Vergote et lui tend des perches comme celle-ci :

<sup>90</sup> [Anonyme], Le voyage de M. Capart aux Etats-Unis, in : La Libre Belgique (Bruxelles), 7/03/1925.

<sup>91</sup> Capart 1928.

<sup>92</sup> [Anonyme], Un Cours de Papyrologie à Bruxelles, in : L'Indépendance Belge (Bruxelles), 8/02/1926.

<sup>93</sup> Hombert 1947.

« Nous avons besoin en Belgique d'un égyptologue actif qui pourra un jour s'occuper d'assurer une section chrétienne à la Fondation Égyptologique, comme M. Hombert l'a fait pour la section papyrologique »<sup>94</sup>.

Vergote ne saisit pas ces perches et, lorsqu'il rentre d'Allemagne en 1936, ce n'est pas pour prendre la direction d'une section de l'Égypte chrétienne à la FERE, mais pour occuper une chaire à l'Université Catholique de Louvain. Capart mettra des années avant d'arriver à la conclusion que les initiatives de la FERE font de l'ombre à l'Institut Orientaliste de Louvain et qu'il n'y a pas lieu de renouveler au Cinquantenaire l'effort qui a été tenté avec succès dans un centre universitaire voisin. Il finira par abandonner son projet. Tout au plus se contentera-t-il d'héberger Vergote après l'incendie de son université en 1940 et de recueillir ses bulletins bibliographiques.

## 11 Le chroniqueur de l'Égypte

Peu de temps après la mise sur pied de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, Jean Capart décide de créer, en collaboration avec l'éditeur René Vromant, une maison d'édition dédiée entièrement à l'égyptologie. Ainsi apparaissent dans le paysage éditorial des années vingt les Editions de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Les ouvrages parus du vivant de Capart peuvent être classés en deux catégories : la première comprend des œuvres de large vulgarisation scientifique présentant au lecteur les résultats des recherches égyptologiques menées dans divers pays d'Europe ; la seconde comprend des travaux spécialisés dans les domaines de l'histoire des sciences, de la philologie égyptienne et copte, ou encore de l'histoire du droit<sup>95</sup>. Parmi les œuvres de Capart lui-même, on retiendra ses deux grandes synthèses publiées de concert par les Editions Vromant et les Editions de la FERE : « Thèbes. La Gloire d'un Grand Passé » (1925), Prix Delalande-Guérineau de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, et « Memphis. A l'Ombre des Pyramides » (1930), lauréat du 10<sup>e</sup> Concours quinquennal des sciences historiques organisé par le gouvernement belge. On retiendra aussi ses « Propos sur l'Art égyptien » (1931).

Cela dit, l'existence de sa propre maison d'édition n'empêche pas Capart de continuer à publier ailleurs. Ainsi en va-t-il pour sa série de « Documents pour servir à l'étude de l'Art égyptien » confiée, pour le meilleur et pour le pire, à l'éditeur parisien Pégase. Cette série, Capart l'a conçue dans l'intention de faire profiter les chercheurs de l'abondante documentation sur l'art égyptien que de nombreuses années de voyages et

<sup>94</sup> J. Capart à J. Vergote, 23/11/1936 : AAERE/Vergote.

<sup>95</sup> Seront notamment publiées des œuvres d'Aylward M. Blackman, Jaroslav Černý, Franz Cumont, W. Erichsen, Raymond O. Faulkner, Alan H. Gardiner, Pierre Gilbert, O. Gillain, Frans Jonckheere, Otto Koefoed-Petersen, Angelicus M. Kropp, Camille Lagier, Georges Legrain, Jacques Pirrenne, Georges Posener, Claire Préaux, Constantin-Emiel Sander-Hansen, Maj Sandman, Simeon Strunsky, Emile Suys, Baudouin van de Walle, Marcelle Werbrouck et Marie Weynants-Ronday.

de recherches dans différents musées du monde lui auront permis de réunir, et cela en préalable à toute rédaction d'une histoire de l'art pharaonique. Œuvre belle et prometteuse... mais malheureusement inachevée. Seuls deux des quatre tomes mis en chantier verront leur publication menée à leur terme entre 1927 et 1932. Les deux autres (dont un tome totalement achevé) se perdront dans les tiroirs de l'éditeur<sup>96</sup>.

Au milieu des années vingt, en même temps qu'il se lance dans l'édition de livres, Jean Capart décide de réaliser un autre de ses rêves : publier une revue égyptologique en langue française qui s'adresserait tant aux professionnels de la discipline qu'à un public éclairé. D'une part, il estime que, hormis quelques revues prestigieuses, les égyptologues manquent de points de référence, surtout en langue française. D'autre part, il lui semble que, depuis la découverte du tombeau de Toutankhamon, une part toujours croissante du public s'intéresse aux fouilles menées en Égypte et que cette curiosité demande à être entretenue. Il estime de son devoir de signaler aux uns et aux autres tout ce qui est de nature à les intéresser. Son programme est tracé en quelques lignes : primo, signaler les découvertes récentes ; secundo, enregistrer les nouvelles publications en faisant la distinction bien nette entre celles qui sont réservées aux techniciens et celles dont la lecture peut être utile à toute personne cultivée ; tertio, servir de bulletin à la FERE et refléter la vie de l'association. Il ne reste plus qu'à trouver à cette revue un nom qui fera mouche. Ce sera la « Chronique d'Égypte ». Le premier numéro, daté de décembre 1925, sort de presse en janvier 1926. Craignant une réaction hostile des autres revues égyptologiques déjà en place, Capart tient à les rassurer :

« Je prie les égyptologues, mes confrères, qui ouvriront cette chronique, de ne point se méprendre sur son caractère. Ce n'est pas, comme ils pourraient le croire, une nouvelle revue scientifique qui vient s'ajouter à toutes les savantes publications dans lesquelles ils dispersent leurs travaux. La Chronique d'Égypte, bulletin de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, a une portée plus modeste »<sup>97</sup>.

Petit à petit, la « Chronique d'Égypte » perd quelque peu de sa modestie. D'un simple bulletin d'informations rédigé par Capart et ses proches, elle s'ouvre aux autres savants et renforce son caractère scientifique. C'est là non seulement le souhait de Capart, mais également sa réponse à une demande récurrente de son public. Il s'ensuit que des fouilleurs étrangers, séduits par son rythme de parution (deux numéros par an) et sa souplesse éditoriale, prennent l'habitude d'y publier un rapport sommaire de leurs travaux dès la fin de leur campagne : « La Chronique d'Égypte », affirme Pierre Jouguet, le directeur de l'IFAO, « est la revue qui nous tient le mieux et le plus vite au courant »<sup>98</sup>. « La 'Chronique d'Égypte', surenchérit son compatriote Victor Loret, l'ancien directeur général du SAE, « est l'une des plus belles et des plus utiles institutions que je

<sup>96</sup> Correspondance J. Capart-J. Reece : AAERE/Pégase.

<sup>97</sup> CdE I, 1-2.

<sup>98</sup> P. Jouguet à J. Capart, 23/03/1940 : AAERE/ Jouguet.

connaissse »<sup>99</sup>. C'est aussi l'avis de l'égyptologue hollandais Henri Asselberghs qui ajoute :

« La «Chronique d'Égypte» est rédigée de façon agréable ; elle entretient vivace, dans un large public, l'intérêt pour tous les sujets se rapportant à l'archéologie égyptienne »<sup>100</sup>.

Rapide et agréable, la revue dirigée par Capart a aussi la réputation d'être *plus libre dans ses propos* et l'on soupçonne certains égyptologues d'y publier des articles qu'ils n'oseraient pas publier ailleurs... Sans doute est-ce cela qui fait dire à Etienne Drioton, le conservateur-adjoint du Louvre et futur directeur général du SAE, que la « Chronique d'Égypte » est une revue « bien informée mais un peu combative »<sup>101</sup>. Les changements opérés, bien qu'ils s'amplifieront après la mort de Capart, sont amorcés de son vivant. En moins de vingt ans, d'une revue presque mondaine, la « Chronique d'Égypte » devient, aux dires de l'égyptologue Arpag Mekhitarian, « le plus précieux et le plus rapide bulletin d'information égyptologique et papyrologique en langue française »<sup>102</sup>.

## 12 La reprise des fouilles belges

Un autre défi important pour la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth figure dans ses statuts : celui de *favoriser la participation aux fouilles dans la vallée du Nil*. Dans un premier temps, Jean Capart assure que cela n'implique pas l'obligation pour ses collaborateurs et lui de mener leurs propres fouilles :

« Il n'y a pas même une pointe de résignation dans l'abandon que nous [faisons] à d'autres du soin de se livrer à des fouilles »<sup>103</sup>.

Pourtant, dès le mois de décembre 1923, avec l'accord du SAE, la FERE entame discrètement une première mission à Cheikh Fadl (Moyenne Égypte). Il s'agit pour ses deux représentants sur place (Henri Naus et Marcelle Werbrouck) d'explorer, de part et d'autre du Nil, plusieurs sites où des indicateurs bédouins prétendent connaître les emplacements de la tombe d'un soi-disant « roi Batlos, d'époque romaine » et d'une nécropole souterraine qui contiendrait une quarantaine de chambres mortuaires de princes et de prêtres de la 1<sup>ère</sup> à la 9<sup>e</sup> dynasties. De son côté, Capart, même s'il juge prématuré de retourner lui-même en Égypte, se montre confiant :

« Je n'ose trop me laisser aller à faire de grands rêves »,

confie-t-il alors à la reine Elisabeth,

<sup>99</sup> V. Loret à J. Capart, 31/07/1945 : AAERE/Loret.

<sup>100</sup> Asselberghs 1944.

<sup>101</sup> E. Drioton à J. Capart, 26/05/1930 : AAERE/Drioton.

<sup>102</sup> Mekhitarian 1943, 29.

<sup>103</sup> Capart 1945.

« mais cependant l'affaire se présente pleine de promesses (...). J'ai confiance, car il me semble que le merveilleux conte de fées, commencé il y a une année, doit encore comporter des développements nouveaux au bénéfice des Musées et de la Science belge »<sup>104</sup>.

Sur le terrain, les fouilleurs découvrent les vestiges d'anciennes constructions romaines et d'une tombe d'Ancien Empire, ainsi que quelques petites antiquités. En revanche, ils peinent à découvrir les tombeaux promis. Au bout de plusieurs semaines, convaincus d'avoir été bernés et volés par leurs indicateurs, ils mettent fin à leur campagne. Pour la FERE, le bilan en termes d'objets de musée est maigre : « un sarcophage en terre, un dessous de sarcophage en bois, deux momies de petites dimensions, une cruche en terre cuite, 38 petits morceaux et un paquet de déchets divers, un déchet de sarcophage en bois, un fond de cruchon et... un paquet de poussière »<sup>105</sup>. Elle s'en satisfait cependant : « Les recherches », écrit Naus à Capart, « ont été pénibles et en somme infructueuses, mais elles nous ont appris comment il faudra s'organiser dans l'avenir. A cet égard, je ne regrette pas la 1<sup>e</sup> tentative. Du reste, c'eût été trop beau et le chercheur doit être patient et persévérant »<sup>106</sup>. A tout prendre, l'intérêt des fouilles de Cheikh Fadl réside dans le fait que les Belges savent désormais qu'ils peuvent, au lieu de participer à des fouilles étrangères, choisir eux-mêmes un terrain et constituer une équipe de fouilleurs.

En 1925, Jean Capart séjourne pour la sixième fois en Égypte, mais il n'y fouille pas (tout au moins officiellement). A cette époque, de nouveaux projets voient le jour et quelques prospections sont menées. Dans l'optique d'une reprise des fouilles de la FERE, Capart envoie son disciple Baudouin van de Walle se frotter à l'archéologie de terrain auprès de l'Anglais Henry Frankfort qui explore l'Osireion d'Abydos pour le compte de l'EES. Puis, en février 1927, la FERE entreprend une semaine de fouilles à Tell Héou (Moyenne Égypte). Capart et son équipe explorent, dans le désert libyque, les vestiges d'une chapelle dédiée à Osiris ibis, ainsi qu'une tombe creusée sous la montagne et renfermant près de 200 grandes jarres remplies de momies d'ibis et de rapaces. Ils explorent aussi une tombe voisine datant du Moyen Empire et dans laquelle ils découvrent un collier de perles émaillées orné d'un sceau en forme de grenouille et quelques objets en terre cuite. A nouveau, la moisson est peu abondante, mais Capart s'en satisfait : « Pour la première fois », déclare-t-il,

« des fouilles belges enrichissent les collections du grand Musée du Caire ; c'est pourquoi nos travaux de Tell Héou marquent une date dans l'histoire de l'égyptologie en Belgique »<sup>107</sup>.

Seul bémol : les fouilles de Tell Héou ont suscité quelques commentaires au sein de l'EES où l'on apprécie peu de voir la FERE commencer, elle aussi, à fouiller. Il faudra toute la diplomatie de Capart pour réussir à rassurer ses amis anglais. Après Tell Héou, le directeur de la FERE fait à nouveau plusieurs longs voyages en Égypte : en 1929, en

<sup>104</sup> J. Capart à la reine Elisabeth, 6/01/1924 : APR/Secrétariat privé Albert-Elisabeth. N° 677.

<sup>105</sup> Liste de partage des antiquités trouvées au cours des fouilles autorisées de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth à Cheikh Fadl (année 1924), 23 mars 1927 : AAERE /Fouilles.

<sup>106</sup> H. Naus à J. Capart, 26/03/1924 : AAERE/Naus.

<sup>107</sup> Capart 1927.

1930 (où il accompagne le roi Albert et la reine Elisabeth de Belgique en visite officielle dans le pays)<sup>108</sup> et en 1934. Chacun de ses voyages s'avère très enrichissant pour lui. Mais, à cette époque, la conjoncture économique ne lui permet pas d'envisager la reprise de fouilles belges.

### 13 Conservateur à Bruxelles, conservateur à New York

Le 1<sup>er</sup> octobre 1925, après avoir assumé durant treize ans le secrétariat des Musées Royaux du Cinquantenaire, Jean Capart succède à Eugène van Overloop au poste de conservateur en chef. Une de ses premières préoccupations est de relancer la politique de grands travaux qu'il avait initiée avec son prédécesseur au début du siècle, mais qui, depuis, a connu de sérieux contretemps. Elle atteint son apogée en 1930 avec l'inauguration de la Galerie Albert-Elisabeth. Sa devise, empruntée à un de ses collègues : « un musée fini est un musée mort et un musée mort est un musée inutile ». Entre 1925 et 1930, des remaniements profonds sont opérés au sein des musées, lesquels sont rebaptisés en 1929 Musées Royaux d'Art et d'Histoire (appellation toujours en vigueur aujourd'hui). Dans l'orbite de ceux-ci, plusieurs instituts font leur apparition, le plus souvent à l'imitation de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Citons : la Société des Américanistes de Belgique, l'association des Amis du Musée Historique de la Voiture, l'Institut Belge des Hautes Etudes Chinoises ou encore l'association des Amies de la dentelle. En sa qualité de conservateur en chef, Capart participe au conseil d'administration de chacun de ces instituts, mais il n'y joue qu'un rôle secondaire. Il se préoccupe davantage du Service éducatif qu'il a lui-même contribué à créer sur le modèle des services éducatifs des musées américains et dans l'esprit des théories du Français Henri Focillon, directeur du Musée de Lyon, sur la conception moderne des Musées. Il en est le premier directeur en 1922 et le président en 1924. Somme toute, l'une des plus grandes préoccupations de Capart à cette époque est de récolter des fonds et d'augmenter la fréquentation du Cinquantenaire qu'il juge nettement insuffisante comparée à celle des autres musées d'Europe et d'Amérique. A cet effet, il met en branle une campagne de « marketing » des plus originales pour son époque. Il rencontre la presse écrite, s'adonne à des « causeries radiophoniques », organise des concours et des loteries ou encore, s'inspirant d'Auguste Mariette, il met en scène à Bruxelles et au Caire des soirées théâtrales « égyptomaniaques » où il apparaît lui-même costumé.

En marge de sa carrière en Belgique, Jean Capart mène carrière en Amérique. Entre 1924 et 1939, il fait neuf voyages aux Etats-Unis, un en Amérique du Sud (Brésil, Uruguay, Argentine, ...) et deux au Canada. Entre octobre 1924 et mars 1925, il séjourne dans une trentaine de villes des Etats-Unis au titre de Visiting Professor de l'Archaeological Institute of America et de la Commission for Relief in Belgium Edu-

<sup>108</sup> Bruffaerts 2006.

cational Foundation (CRBEF). Au cours de ce périple, il passe l'essentiel de son temps à visiter les musées et à s'en inspirer pour Bruxelles. Il donne aussi pas moins de 50 conférences en anglais et 5 en français. Il en publiera les textes en 1927 sous le titre « Lectures on Egyptian Art ». De passage à Washington, il est reçu en audience privée à la Maison Blanche par le président Calvin Coolidge et déjeune avec le secrétaire d'Etat au Commerce (et futur président) Herbert Hoover. Au cours des voyages suivants, il continue à bénéficier aux Etats-Unis d'un accueil dont il n'oserait rêver ailleurs. En 1931, le bruit court dans la presse américaine qu'il a l'intention de briguer la direction du Metropolitan Museum de New York<sup>109</sup>. Il n'en est rien. Par contre, l'année suivante, en mai 1932, après avoir réussi à identifier un torse en granit rose de la princesse amarnienne Maketaton, il se voit proposer de rejoindre l'équipe du Brooklyn Museum de New York. Nommé Advisory Curator, il commence par publier le Journal de Charles Edwin Wilbour, le fondateur de l'égyptologie américaine : « Travels in Egypt (December 1880 to May 1891). Letters of Charles Edwin Wilbour edited by Jean Capart ». Il s'efforce ensuite, en l'absence d'un titulaire de la section égyptienne, de réorganiser cette dernière en mettant en valeur les antiquités faisant partie du Wilbour Fund. Sa mission l'amène notamment à négocier avec la New York Historical Society le dépôt permanent à Brooklyn des 3.000 objets égyptiens de la collection Abbott. Elle l'amène aussi à proposer l'achat d'antiquités au Committee du Brooklyn. A cet égard, l'une de ses plus belles réussites est l'achat en 1934 d'un papyrus qu'il a découvert chez un antiquaire de Louxor et dont il est alors le seul à deviner l'intérêt. Après avoir obtenu du SAE l'autorisation de le ramener en Europe, il le fait dérouler par le restaurateur berlinois Hugo Ibscher. C'est alors seulement que l'on s'aperçoit qu'il a fait l'acquisition d'un document capital pour l'histoire économique de l'Égypte sous le règne de Ramsès V. La presse égyptienne s'en émeut et, face à la montée du scandale, le gouvernement égyptien tente de le récupérer<sup>110</sup>. Capart, qui a déjà rendu à l'Égypte plusieurs pièces dans le passé, s'y refuse cette fois. Il désire avant tout marquer sa défiance vis-à-vis de la politique de Lacau à qui il reproche de ne rien faire pour protéger le patrimoine égyptien et de ne s'en inquiéter que lorsque la presse s'en mêle. En finale, il remettra son papyrus – baptisé par lui Papyrus Wilbour – au Brooklyn Museum et il en confiera la publication à Alan H. Gardiner<sup>111</sup>. Dans l'intervalle, mettant à profit son réseau de relations, Capart initie un rapprochement entre le Brooklyn Museum et l'Égypt Exploration Society. Il obtient notamment que le musée new-yorkais souscrive aux fouilles menées par l'EES en Nubie. Lui-même envisage un temps de fouiller à Soleb avec Walter Bryan Emery, le chef de file de la nouvelle archéologie anglaise. Mais, en finale, ce projet ne se concrétisera pas. Ce n'est qu'après avoir formé son successeur en la personne de John Ducey Cooney que Jean Capart prend congé du Brooklyn Museum. Le 1<sup>er</sup> juin 1939, en guise de gratitude pour les services rendus, il reçoit le titre de Honorary

<sup>109</sup> Pittsburgh Sun-Telegraph, 22/05/1931; J. Capart, Journal. 1931 (inédit) : AC.

<sup>110</sup> P. Lacau à J. Capart, 22/06/1935 : AAERE/SAE.

<sup>111</sup> Correspondance J. Capart-A. Gardiner : AAERE/Gardiner; Gardiner/Faulkner 1941-1952.

Advisor Curator. Il n'oubliera jamais cette « parenthèse américaine » et, jusqu'à sa mort, il restera un admirateur inconditionnel de l'Amérique. En 1945, il lui consacra d'ailleurs un livre au titre évocateur : « L'Amérique telle qu'on la dépeint et telle qu'elle est ».

## 14 Bruxelles, capitale de l'égyptologie ?

Dans la seconde moitié des années vingt, la nouvelle fait le tour de la Belgique avant de franchir les frontières : Bruxelles est en train de devenir un centre de documentation important et Jean Capart compte parmi les savants les plus ouverts et les plus généreux qui soient. Les conséquences ne se font pas attendre : ils sont chaque jour plus nombreux à demander l'autorisation de venir travailler à la FERE ou à demander à ce que l'on y effectue une recherche à leur place. A l'égyptologue américaine Caroline R. Williams qui sollicite l'autorisation de publier une de ses photographies, Capart répond :

« Si je devais bloquer tous les monuments dont je fais des photographies pour nos archives et me les réserver pour mes publications, bientôt mes collègues d'Égypte, d'Europe et d'Amérique n'auraient plus qu'à se croiser les bras ! »<sup>112</sup>

De même, au P<sup>r</sup> Cohen (Allard Pierson Stichting, Amsterdam) qui fait appel à son aide, il rappelle sa ligne de conduite en la matière :

« J'ai toujours protesté et je protesterai toujours contre cet égoïsme scientifique qui est un des principaux obstacles aux progrès dans les recherches »<sup>113</sup>.

Dans sa perpétuelle marche en avant, Capart peut compter sur son flair et sur son énergie. Il peut aussi compter sur les encouragements de ceux qui, en Belgique ou à l'étranger, l'incitent à ne pas se reposer sur ses lauriers. L'égyptologue allemand Günther Roeder, directeur du Pelizaeus Museum de Hildesheim, fait partie de ceux-là. A plusieurs reprises, il se montre publiquement favorable à ce que Bruxelles soit reconnue comme la capitale de l'égyptologie. En juin 1926, de retour d'une visite au Cinquante-naire, il déclare au journal « Der Tag », de Berlin :

« L'Institut scientifique, annexé au musée, grâce à l'énergie de son directeur Capart, est aussi important que les antiquités elles-mêmes. Les travailleurs y trouvent à leur disposition une bibliothèque qui contient tous les ouvrages d'égyptologie ; tous les moyens sont mis en œuvre pour donner une réponse aux nombreuses questions soulevées par le travail égyptologique. Bruxelles est facilement accessible d'Angleterre, de France, de Hollande ou d'Allemagne, et jouit d'une situation également favorable pour les Américains débarquant en Europe. Le professeur Capart devrait en faire un centre international pour le travail égyptologique commun »<sup>114</sup>.

<sup>112</sup> J. Capart à C. Williams, 10/06/1929 : AAERE/Williams.

<sup>113</sup> J. Capart à D. Cohen, 24/11/1931 : AAERE/Cohen.

<sup>114</sup> Der Tag (Berlin), 20/06/1926; CdE I.

D'autres propos élogieux pour Capart et sa Fondation paraissent à cette époque dans des publications européennes, notamment dans le « Rotterdamsche Courant » (Rotterdam)<sup>115</sup>, le « Aftonbladet » (Stockholm)<sup>116</sup> et la « Revue franco-belge » (Paris)<sup>117</sup>. En mars 1928, c'est au tour du papyrologue autrichien Karl Wessely de donner à la Leo-Gesellschaft de Vienne une conférence sur « la merveilleuse Fondation Reine Elisabeth » qui, rappelle-t-il, « a plus contribué en trois ans au développement de la science égyptologique que ne l'ont fait pendant plusieurs dizaines d'années tous les autres pays du monde réunis. » Propos rapportés à Capart par le ministre de Belgique en Autriche et publiés dans le « Reichpost » de Vienne<sup>118</sup>. En France aussi, la FERE a maintenant droit de cité. En 1926, la mort de Georges Bénédict et son remplacement par Charles Boreux permettent aux relations entre le Louvre et le Cinquantenaire de s'améliorer sensiblement. Dans ces années-là, les Français ne sont plus les derniers à visiter le Cinquantenaire ou à se faire membres de la FERE. En 1929, Bernard Bruyère, le fouilleur de Deir el-Medineh venu avec son collègue tchèque de l'IFAO Jaroslav Černý, résume bien l'état d'esprit dans lequel les égyptologues étrangers ressortent de leur visite :

« Après avoir, avec toutes les difficultés possibles, travaillé dans d'autres musées et bibliothèques, on est frappé, à Bruxelles, de n'être pas reçu comme un gêneur et de rencontrer tant de facilités pour le travail. On ne saurait trop louer l'aménité charmante de tous et l'esprit d'organisation pratique qui a présidé à la formation de ce centre d'études égyptologiques appelé à devenir bientôt le rendez-vous de tous les savants et artistes épris de l'Égypte. Quand on a été une fois à Bruxelles on emporte le souvenir le plus agréable et le désir d'y revenir »<sup>119</sup>.

Par un juste retour des choses, les égyptologues belges qui se rendent à Paris sont accueillis de la façon la plus chaleureuse. Partie étudier à l'École du Louvre en 1930, Eléonore Bille-De Mot, collaboratrice à la section pharaonique de la FERE, est dispensée de l'habituel examen d'entrée et voit les portes s'ouvrir une à une devant elle. Elle témoigne à Capart de la gentillesse dont font montre les Parisiens à son égard :

« Savez-vous que je vis ici à l'ombre de votre réputation ? A l'École du Louvre, au cours de M<sup>r</sup> Boreux, on ne cite que votre nom, et on me considère avec respect ! »<sup>120</sup>

La volonté de la FERE de s'ouvrir aux chercheurs belges et étrangers ne semble pas connaître de limites. Au printemps 1928, Capart emmène quelques-uns de ses élèves faire une tournée des musées égyptiens d'Europe. Cette tournée, qui est en quelque sorte un retour aux sources, lui permet, non seulement d'accroître ses séries documentaires, mais aussi de renouer des liens parfois distendus et d'en renforcer d'autres. En août de la même année, à l'occasion du Congrès des Orientalistes d'Oxford, Capart

<sup>115</sup> Rotterdamsche Courant (Rotterdam), 10/02/1927.

<sup>116</sup> Aftonbladet (Stockholm), 25/03/1927 et 14/05/1927.

<sup>117</sup> Revue franco-belge (Paris), 1/05/1927.

<sup>118</sup> R. Leghait à J. Capart, 24/03/1928 : AAERE/Wessely; Reichspost (Vienne), 15/04/1928; CdE III, 153-158.

<sup>119</sup> B. Bruyère à J. Capart, 11/09/1929 : AAERE/Bruyère.

<sup>120</sup> E. Bille-De Mot à J. Capart, 5/02/1930 : AAERE/Bille-De Mot.

dresse le bilan des cinq premières années d'existence de la FERE et détermine la place que celle-ci désire prendre.

En Belgique d'abord :

« Elle veut servir d'école aux jeunes Belges qui auraient l'ambition de se consacrer aux études d'égyptologie. Plusieurs d'entre eux ont pu, grâce à elle, faire des voyages d'études en Égypte et dans les principaux musées. Elle sera une pépinière de savants qui se mettront volontiers au service des diverses expéditions dans la Vallée du Nil. »

En Europe ensuite :

« La situation géographique de la Belgique facilite à nos collègues l'utilisation des matériaux ainsi réunis. (...) Si notre institut est belge par sa formation, il aspire à devenir une œuvre plus générale, utile aux progrès de la science. »

Encore faut-il rassurer la « concurrence » :

« Je tiens à dire nettement que la Fondation belge ne veut faire concurrence à aucun institut, à aucune société existante. Le champ de l'égyptologie est trop vaste pour que les travailleurs perdent leurs forces à de mesquines compétitions pour déterminer la place où ils devraient le plus utilement appliquer leur effort. »

A la suite de Capart, quelques congressistes – parmi lesquels Wilhelm Spiegelberg (Strasbourg), Henry R. Hall (British Museum) et Alan H. Gardiner – prennent la parole pour témoigner de l'importance de l'œuvre déjà réalisée et proposer à leurs collègues que Bruxelles devienne le *centre de documentation égyptologique de l'Europe*. Pour ce faire, ils demandent que tous les ouvrages et articles publiés sur l'égyptologie y soient déposés, de même que les épreuves de toutes les photographies d'antiquités égyptiennes. Ils suggèrent aussi à la « Chronique d'Égypte » de jouer le rôle d'intermédiaire entre les égyptologues. Ces derniers pourraient utilement se servir de cette revue afin de tenir leurs collègues au courant de leurs recherches et solliciter leur collaboration sans laquelle de nombreux efforts seraient répétés inutilement. Ravi, Capart promet à ses amis qu'il n'épargnera aucune peine pour donner à leurs suggestions une suite efficace<sup>121</sup>.

Dans son projet de faire de Bruxelles un centre international de l'égyptologie, Capart peut compter sur le soutien de la reine des Belges qui, périodiquement, lui accorde une aide financière. Il peut aussi compter sur le soutien du roi d'Égypte qui le reçoit à plusieurs reprises au Palais d'Abdine (Le Caire). En octobre 1927, Fouad I<sup>er</sup> vient à Bruxelles visiter le Musée du Cinquantenaire et la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. A cette occasion, Capart restitue à l'Égypte un fragment du fameux Portique de Pount afin qu'il puisse être replacé à Deir el-Bahari. Il aboutira au Musée du Caire. Le roi d'Égypte s'intéresse à bon nombre de projets de Capart qui en a toujours plusieurs en chantier. L'un de ces projets est de créer en Égypte une « Ecole des drogman » qui serait chargée de sensibiliser la jeunesse égyptienne à la richesse de son patrimoine et

<sup>121</sup> Capart 1928.

de former de futurs guides touristiques. En 1929, Capart montre la voie en hébergeant à Bruxelles deux jeunes égyptologues de l'Université du Caire, Ahmed Fakhry et Ragheb Ibrahim Anas. Il les forme avec l'espoir de les voir par la suite prendre la direction de l'école. Malheureusement, en Égypte, dans un contexte politique de plus en plus délicat, les visées de Capart se heurtent à plus fort que lui. Une école voit bien le jour en 1930, mais dans des conditions sensiblement différentes de celles prévues initialement. Capart finit par s'en désolidariser : « Je ne désire pas », explique-t-il au ministre de Belgique au Caire,

« que mon nom soit associé à l'échec d'une entreprise qui aurait pu être féconde et que l'on gâte, je ne sais pour quelle raison »<sup>122</sup>.

L'École des drogman ferma ses portes peu après. Un autre projet de Capart est celui de créer une « Encyclopédie de l'Égypte ancienne » sur fiches. Il envisage de confier à son jeune collaborateur Arpag Mekhitarian le soin de réunir tous les articles relatifs à l'Égypte et qui sont émiétés dans des centaines d'encyclopédies et de dictionnaires. Fouad accepte de financer l'entreprise et l'« Encyclopédie » est mise en chantier dès 1929. Malheureusement, tout en reconnaissant son utilité, peu d'institutions accepteront d'y souscrire.

L'idée que Bruxelles soit désormais considérée à l'étranger comme une des capitales de l'égyptologie ne déplaît pas à Jean Capart. Bien au contraire. Cela explique que, dès le début des années trente, et malgré le frein que constitue la crise économique mondiale, il va s'employer à mériter ce statut et à le maintenir. Il prend à cet effet plusieurs initiatives. La plus spectaculaire est la mise sur pied d'une « Semaine égyptologique et papyrologique de Bruxelles ». Partant du constat que l'égyptologie et la papyrologie sont des sciences où les savants ont une fâcheuse tendance à travailler en ordre dispersé, il se propose de les réunir en un seul lieu afin de leur permettre de faire le point sur l'avancement de leurs travaux et de confronter leurs idées. L'idée est novatrice : jamais avant lui quelqu'un n'avait pris l'initiative de rassembler, non plus l'ensemble des orientalistes, mais les seuls égyptologues et papyrologues. Il s'agit aussi de mettre en avant les facilités que Bruxelles peut offrir : « Les spécialistes étrangers », annonce Capart,

« pourront ainsi constater, de visu, quels sont les services que notre Institut est à même de leur rendre et nous faire des suggestions utiles pour les progrès de notre œuvre »<sup>123</sup>.

Organisée en marge des festivités du Centenaire de l'Indépendance belge, la première Semaine égyptologique et papyrologique va réunir pas moins de 75 personnes, soit, selon une estimation rapide des organisateurs, environ un quart des égyptologues et papyrologues alors répertoriés dans le monde. Certains représentent officiellement le gouvernement de leur pays ; d'autres représentent le musée ou l'institution scientifique à laquelle ils se rattachent. Durant une semaine, du 14 au 20 septembre 1930, ils se

<sup>122</sup> J. Capart à A. Dauge, 7/02/1930 : AAERE/Divers R.

<sup>123</sup> CdE V, 2-11.

réunissent chaque jour au Cinquantenaire, tantôt tous ensemble, tantôt égyptologues et papyrologues séparés en deux groupes. De nombreuses communications sont présentées qui ont pour thème général soit l'égyptologie et le progrès de la science envisagé sous un angle d'étude particulier, soit la situation de la papyrologie dans un pays donné. Certains thèmes abordés intéressent Capart plus que d'autres. Ainsi en va-t-il de la proposition du Tchèque Jaroslav Černý de créer un centre pour l'étude des ostraca et d'établir ce centre au Cinquantenaire,

« Bruxelles étant déjà le centre bibliographique pour l'égyptologie ».

Ainsi en va-t-il aussi de la proposition du Danois Hans Ostenfeldt Lange de créer une « Bibliotheca Aegyptiaca » qui se fixerait pour objectif d'éditer des textes hiéroglyphiques à bon marché et dont la réalisation pratique serait confiée aux Editions de la FERÉ. Les congressistes approuvent sans réserve cette dernière proposition et bientôt viendront les premiers encouragements concrets<sup>124</sup>. Annonçant la nouvelle à la reine Elisabeth, Capart ne masquera pas sa fierté d'avoir si bien mené sa barque :

« Qui aurait osé prédire, il y a quelques années, que Bruxelles deviendrait le centre des éditions de la littérature pharaonique ? »<sup>125</sup>

Un an plus tard, en septembre 1931, à l'occasion du XVIII<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes de Leyde, il tiendra à présenter lui-même à ses collègues le premier fascicule de la « Bibliotheca Aegyptiaca », fascicule signé par Alan H. Gardiner. D'autres suivront que l'on devra à la plume d'auteurs déjà cités. Si la première Semaine égyptologique et papyrologique de Bruxelles marque une avancée pour les égyptologues, elle en marque aussi une pour les papyrologues. Dans ce domaine qui n'est pas vraiment le sien, Capart s'en est logiquement remis à son disciple Marcel Hombert. Fidèle au programme tracé par son chef, Hombert demande à ses collègues d'aider la FERÉ à réaliser un de ses désirs les plus chers :

« faire de Bruxelles un centre international pour le travail papyrologique ».

Appel aussitôt entendu : à l'issue de leurs travaux, les papyrologues décident de constituer un Comité International de Papyrologie et d'en fixer le secrétariat permanent à Bruxelles. Pierre Jouguet en sera le président et Marcel Hombert le secrétaire permanent<sup>126</sup>. Les actes de la Semaine égyptologique et papyrologique de 1930 seront publiés l'année suivante dans le douzième numéro de la « Chronique d'Égypte »<sup>127</sup>. Très satisfait du résultat de cette première expérience – propice au développement de la FERÉ –, Capart fait le pari de la renouveler cinq ans plus tard. Pari tenu : en 1935, une deuxième Semaine égyptologique et papyrologique est organisée, cette fois en marge de l'Exposition internationale de Bruxelles et des festivités marquant le centenaire de la

<sup>124</sup> Correspondance J. Capart-A. Gardiner, 1930 : AAERE/Gardiner.

<sup>125</sup> J. Capart à la reine Elisabeth, 1/11/1930 : APR/Secrétariat privé Albert et Elisabeth. N° 677.

<sup>126</sup> M. Hombert à J. Capart, 25/09/1930 : AAERE/Hombert; Hombert 1947.

<sup>127</sup> [Collectif] 1931.

création des Musées Royaux. Entre le 7 et le 13 juillet, ils sont 42 scientifiques venus des quatre coins du monde à y participer. C'est un nouveau succès, certes plus modeste que le précédent<sup>128</sup>. Rendez-vous est pris pour l'été 1940. Entre-temps, Bruxelles sera encore le théâtre du dernier grand rassemblement d'avant-guerre : le 20<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes. Présidé par Capart, il réunira, en septembre 1938, dans les locaux du musée et de la FERE, pas moins de 540 orientalistes, délégués officiels de 18 pays et d'innombrables académies, universités et instituts.

## 15 Fouilles à Elkab

C'est en 1930, au cours d'une croisière en Haute Égypte, que Jean Capart visite pour la première fois Elkab. Il s'attarde longuement dans les deux temples principaux de cette cité dont il ne reste alors plus que des ruines : le temple de la déesse Nekhbet et celui de son dieu père Thot. Tombé littéralement sous le charme, il fait alors à la reine Elisabeth cette déclaration restée célèbre dans l'histoire de l'égyptologie belge :

« Madame, si la Fondation en a un jour les moyens, c'est ici que je voudrais travailler ! »<sup>129</sup>

Six ans plus tard, l'un de ses amis et mécènes, l'artiste et milliardaire américain Marius de Zayas, lui offre d'y fouiller à ses frais. Il accepte avec enthousiasme et entame aussitôt de longues et difficiles tractations avec le SAE où il compte un allié en la personne du directeur général Etienne Drioton, mais aussi un adversaire redoutable en la personne du sous-directeur égyptien Selim Hassan. En fin de compte, la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth obtient la concession du site à la condition de s'engager à y mener au moins quatre campagnes. Lorsqu'il arrive à Elkab en février 1937, Capart prend possession de la Maison Somers Clarke, l'une des plus belles maisons de fouilles d'Égypte, entre Nil et désert. Il s'y installe avec sa garde rapprochée dont font partie les égyptologues Arpag Mekhitarian, Marcelle Werbrouck et Eléonore Bille-De Mot, ainsi que l'architecte Jean Stiénon et l'archéologue classique Violette Verhoogen. Le 9 février 1937, il annonce fièrement à la reine Elisabeth :

« Le drapeau belge flotte à la terrasse de la maison de Somers Clarke, devenue le quartier général de la Mission. C'est une nouvelle étape dans l'histoire de la Fondation Égyptologique ! »<sup>130</sup>

Le principal objectif de Capart en entamant les fouilles d'Elkab est de faire progresser les connaissances sur l'histoire de cette cité qui fut longtemps la capitale religieuse de la Haute Égypte : « La Fondation Égyptologique Reine Elisabeth », a-t-il soin de préciser,

<sup>128</sup> [Collectif] 1936.

<sup>129</sup> Bruffaerts 2006

<sup>130</sup> J. Capart à W. de Grunne, 9/02/1937 : APR/Secrétariat de la reine Elisabeth. N° 206.

« s'intéresse au point de vue scientifique à l'histoire d'El Kab et se préoccupe peu de savoir si oui ou non on y trouvera des objets de musée. El Kab est un de ces sites qui n'ont peut-être pas encore donné tout ce qu'on en espère. Nous voudrions réunir toute la documentation possible en vue d'une publication d'ensemble »<sup>131</sup>.

Pour autant, il n'exclut pas d'y faire de belles découvertes, ainsi qu'il le confie à Gardiner :

« Notre but essentiel est de vérifier s'il ne reste plus là de documents de valeur, pour écrire l'histoire d'El Kab, mais qui sait quelles surprises nous réserve le déblaiement systématique en profondeur ? Si El Kab nous donne seulement la dixième partie de ce que Hiéraconpolis a révélé, nous nous déclarerons heureux »<sup>132</sup>.

Au cours de la première campagne d'Elkab, qui s'étend de février à mars 1937, Capart et son équipe procèdent au déblaiement en surface de l'esplanade des temples principaux. Le site une fois épuré, ils établissent le plan précis de ceux-ci, ainsi que des cryptes en sous-sol. Au cours de leurs travaux, ils découvrent de nombreux objets, parmi lesquels une statue de lion consacrée par Séthi I<sup>er</sup> à « Horus qui repousse le mal » (aujourd'hui au Musée du Caire), des sphinx (dont un accueille aujourd'hui les visiteurs de la section égyptienne de Bruxelles) (E.7702), un torse royal en granit rose figurant Amenhotep II (E.7703), un grand oiseau en marbre blanc, la statue-bloc en grès d'un scribe, une statue de vautour, des monnaies, des lampes en terre cuite, des fragments architecturaux, des bas-reliefs avec des inscriptions, etc.

La deuxième campagne d'Elkab, qui s'étend de janvier à mars 1938, permet aux Belges d'étendre leurs recherches à toute l'aire délimitée par les murs d'enceinte du temenos et d'entamer l'exploration en profondeur. Leur but est d'obtenir une vue nette des couches successives de constructions et de vérifier l'hypothèse de départ de Capart, à savoir que les pharaons du Nouvel Empire auraient bâti sur les constructions de ceux du Moyen Empire qui eux-mêmes auraient tiré profit des matériaux de l'Ancien Empire. Dans le ventre des sanctuaires, ils mettent au jour plusieurs cryptes dont une conserve des textes de rituel et des scènes mythologiques datant de l'époque de Psamétique I<sup>er</sup> qui, comme le rappellera Capart, « s'ils ne sont pas absolument nouveaux, se trouvent ici dans un ensemble qui leur confère une valeur exceptionnelle »<sup>133</sup>. En outre, ils découvrent les vestiges d'un village gréco-romain dans l'enceinte des temples. Une troisième campagne de fouilles à Elkab est programmée pour 1939, avant d'être retardée en raison de la situation internationale et de l'obligation faite à Capart de procéder à la mise à l'abri des collections du Cinquantenaire. Le 10 mai 1940, l'invasion de la Belgique par les Allemands porte un coup d'arrêt au projet.

Ce n'est qu'au lendemain de la Seconde guerre mondiale que Jean Capart obtient l'autorisation de retourner en Égypte, étant entendu que, désormais, les fouilles d'Elkab ne sont plus considérées comme une entreprise de la FERE réalisée sous les auspices du

<sup>131</sup> J. Capart à H. Naus, 18/11/1936 : AAERE/SAE.

<sup>132</sup> J. Capart à A. Gardiner, 11/01/1937 : AAERE/Gardiner.

<sup>133</sup> CdE XIV, 18-22.

gouvernement belge, mais comme une entreprise de la Belgique dont le gouvernement confie l'exécution et la responsabilité scientifique à la FERE et à son directeur. La troisième campagne d'Elkab s'étend de novembre 1945 à février 1946. Elle connaît un préambule avec l'exploration de la pyramide de Kôla (ou el-Koula), située à peu de kilomètres d'Elkab, sur la rive opposée du Nil. Capart espère que cette « Pyramide mystérieuse » (comme il la surnomme) lui apportera des « documents d'histoire d'une haute valeur » et s'attend à y trouver une sépulture « vraisemblablement intacte », peut-être celle de « l'un de ces rois d'Hiéraconpolis qui, avec Ménès, ont créé un gouvernement unique en Égypte »<sup>134</sup>. Hélas, il n'en trouvera jamais l'entrée. A ElKab même, du fait d'un manque de matériel et de l'absence d'un architecte, les Belges doivent renoncer à poursuivre l'exploration du sous-sol des temples pharaoniques. Pour s'en consoler, ils déblaient l'ancienne voie sacrée menant à un quai dont les ruines subsistent au bord du Nil. En chemin, ils dégagent un ancien couvent fortifié d'époque romaine dans lequel ils découvrent un trésor de monnaies en bronze. Non loin de là, ils mettent au jour les fondations d'un imposant pylône ptolémaïque dans lequel ils voient l'entrée principale du domaine sacré de la déesse Nekhbet. Cela achève de convaincre Capart de « l'importance d'une déesse dont le temenos était aussi grand que celui d'Amon de Thèbes. » Le 9 février 1946, il fait ses adieux à ElKab avec le sentiment du devoir accompli : « Ces campagnes », confiera-t-il,

« loin d'épuiser le site, n'auront fait qu'en montrer la richesse. (...) Nous pouvons, dès maintenant, affirmer qu'un résultat précieux est obtenu. Autre chose est de décider qu'après avoir fait une œuvre de pionniers, nous pouvons, avec le droit incontestable de nous retirer honorablement, abandonner la tâche à d'autres qui disposeraient de moyens plus puissants »<sup>135</sup>.

Outre ses très nombreuses conférences, les fouilles d'Elkab alimenteront la production scientifique de Capart au cours des dix dernières années de sa vie. A cet égard, on retiendra, entre autres, la publication des deux premiers volumes des « Documents » d'Elkab (1940–1941) et d'une série d'études relatives au culte de la déesse Nekhbet, notamment « Les Sept paroles de Nekhabit » (1940) et « Quelques observations sur la déesse d'El-Kab » (1946). Sans oublier ce petit livre dont le titre parle de lui-même : « Fouilles en Égypte. El Kab. Impressions et souvenirs » (1946). Les fouilles d'Elkab se poursuivront après la mort de Jean Capart. Aujourd'hui, trois quarts de siècle après le premier coup de pioche, elles se poursuivent toujours.

<sup>134</sup> J. Capart à J. Willems, 28/01/1939 : AAERE/FNRS; J. Capart, La pyramide mystérieuse (note dactylographiée) : APR/Secrétariat de la reine Elisabeth. N° 206 et AAERE/Koulah.

<sup>135</sup> J. Capart à H. Vos, 17/07/1946 : APR/Secrétariat de la reine Elisabeth. N° 206 et AAERE/Ministères belges.

## 16 Un Belge à la tête du SAE ?

Malgré sa petite taille et ses faibles moyens, la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth est devenue, en peu d'années, une institution qui compte dans le monde de l'égyptologie. Elle se veut un exemple et sans doute l'est-elle pour certains. Hans O. Lange, directeur de la Ny Carlsberg Glyptotek de Copenhague, confie à Capart que ses réalisations et celles de la FERE lui ont toujours servi de « modèle »<sup>136</sup>. De son côté, Henri Asselberghs, le directeur de la Vooraziatisch-egyptisch Gezelschap « Ex Oriente Lux », de Leyde, revendique une filiation entre sa société et la FERE. Il ajoute :

« Un pays s'est placé tout récemment à l'avant-plan des études égyptologiques : c'est la Belgique où, depuis la fin du siècle dernier, l'art d'éveiller l'intérêt pour tout ce qui concerne l'Égypte ancienne a trouvé en Jean Capart un pionnier sans pareil. (...) [La FERE] est la première institution, à ma connaissance, qui se soit exclusivement consacrée à l'Égypte. Non seulement la Belgique, mais aussi l'étranger, doivent à ses initiatives bien des choses qui, sans elle, auraient été négligées »<sup>137</sup>.

Capart deviendra en 1939 membre d'honneur de la société hollandaise. En 1926, Georges Foucart, le directeur de l'IFAO, tente un rapprochement entre son institut et la FERE, notamment en proposant à Capart d'édifier une maison de fouilles franco-belge à Thèbes<sup>138</sup>. Après l'éviction de Foucart en 1927, son successeur, Pierre Jouguet, ne le suivra pas dans cette voie, mais cela ne l'empêchera pas de renforcer les liens entre les deux instituts. Pendant la Seconde guerre mondiale, Jouguet déclarera à la presse égyptienne que

« la FERE est devenue le plus bel institut égyptologique du monde, le centre de travail le mieux organisé et comme une sorte de lieu-saint de l'Égyptologie »<sup>139</sup>.

A la même époque, un proche de Capart, Arpag Mekhitarian, se verra confier la direction de la bibliothèque de l'IFAO.

A titre personnel, Jean Capart recueille les fruits de ses travaux et, plus encore, de ses initiatives en faveur d'un rapprochement des égyptologues et papyrologues de tous pays. Il est un scientifique qui a le vent en poupe durant l'Entre-deux-guerres. Et de nouvelles plumes viennent régulièrement s'accrocher à un chapeau qui en compte déjà beaucoup. En 1926, il rejoint le Comité de la Société Française d'Égyptologie. En 1930, l'Académie Royale de Belgique l'élit membre effectif. En 1931, l'American Association of Museums le désigne comme Honorary Member. En 1934, l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris l'élit comme membre correspondant. En 1935, c'est au tour de l'Egypt Exploration Society de lui octroyer le titre de Honorary Vice-

<sup>136</sup> H. Lange à J. Capart, 8/04/1938 et 20/11/1938 : AAERE/Lange.

<sup>137</sup> Asselberghs 1944.

<sup>138</sup> Correspondance J. Capart-G. Foucart : AAERE/Foucart et AAERE/IFAO; correspondance J. Capart-B. van de Walle : AAERE/van de Walle.

<sup>139</sup> P. Jouguet, Le vingtième anniversaire de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth (1923-1943), in : La Semaine Egyptienne, février 1944.

President. Il sera aussi membre correspondant de la British Academy, de l'Institut oriental de Prague, de l'Academia National de Belas Artes de Lisbonne, de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, de l'Académie malgache de Tanarive, etc.

Kazimierz Michalowski, chef de file de l'égyptologie polonaise dans les années trente, témoigne de ce que Jean Capart était « un des points de mire » des colloques et congrès archéologiques auxquels il participait : « C'était », ajoute-t-il,

« un homme d'une science immense et un organisateur exceptionnel »<sup>140</sup>.

Avec de telles qualités reconnues, nul ne s'étonnera que l'on ait songé à lui pour occuper l'une des fonctions les plus prestigieuses de l'égyptologie mondiale : celle de directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte. Dès 1930, le bruit court dans le milieu des égyptologues et des journalistes que Capart a l'intention de briguer le poste occupé depuis 1914 par Pierre Lacau. L'intéressé fait aussitôt taire les rumeurs et, lors d'un entretien au Caire avec Lacau, il l'assure qu'il n'est pas candidat à sa succession<sup>141</sup>. Mais, six ans plus tard, en 1936, ce n'est plus à des rumeurs que l'on a affaire. De hautes personnalités égyptiennes rencontrent discrètement le président de la FERE Henri Naus bey et le ministre de Belgique au Caire Bernard de l'Escaille. Elles leur expliquent que, depuis la proclamation de son indépendance, l'Égypte ne se sent plus liée par l'accord franco-anglais réservant aux Français la direction du SAE et s'estime libre de désigner qui bon lui semble. En conséquence, elles leur proposent d'opposer aux inévitables candidatures françaises la candidature d'un Belge, en l'espèce Jean Capart. Sondé sur ses intentions, ce dernier se laisse un moment tenter : « Le problème qui se pose en ce moment », explique-t-il à Naus,

« a souvent fait l'objet de mes méditations et de mes études. Je crois pouvoir dire que je connais l'histoire du Service des Antiquités, depuis son origine ; j'ai pu en observer le fonctionnement depuis trente-cinq années. J'ai parfois rêvé à l'éventualité qui se présente aujourd'hui, et je m'étais attardé à combiner dans mon esprit des plans d'organisation. Je ne dis pas des plans de réorganisation car j'estime, en effet, que le grand mal du Service dérive précisément du fait qu'il n'a jamais été organisé. »

Il finit cependant par décliner la proposition sous prétexte qu'il lui reste au Cinquante-naire des tâches en pleine exécution qu'il a le devoir de poursuivre : « Il se peut que je ne les mène pas jusqu'à leur complète réalisation, mais je ne puis les abandonner en ce moment. » A cela s'ajoutent sans doute des motifs plus personnels : depuis son mariage en 1912 avec Marguerite Thirionet, Jean Capart est devenu le patriarche d'une famille particulièrement nombreuse : il compte encore dix enfants en vie et déjà bon nombre de petits-enfants. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il refuse : « J'éprouve », avoue-t-il, « un regret profond à ne pouvoir donner à l'Égypte quelques-unes des années de vie que j'ai encore devant moi »<sup>142</sup>. En finale, il soutiendra la candi-

<sup>140</sup> Michalowski 1994, 58.

<sup>141</sup> J. Capart, *Journal*. 1930 (inédit) : AC.

<sup>142</sup> J. Capart à H. Naus, 1/04/1936 : AAERE/Naus.

dature du Français Etienne Drioton qui sera, de 1936 à 1952, le dernier directeur général européen. Il n'y aura jamais de Belge à la tête du Service des Antiquités de l'Égypte.

## 17 Malgré la guerre

Lorsqu'éclate la Seconde guerre mondiale, Jean Capart, on l'a dit, est contraint d'annuler la troisième campagne de fouilles d'Elkab. Il doit aussi renoncer à organiser la troisième Semaine égyptologique et papyrologique qui aurait dû, comme tous les cinq ans, se tenir à Bruxelles. Si les déplacements à l'étranger lui sont interdits, rien ne s'oppose à ce qu'il continue son parcours belge. C'est ainsi qu'il devient successivement président de l'Académie Royale de Belgique (1940), secrétaire-président de l'Office National des Musées de Belgique (1941) et président de la Société Royale de Géographie (1942). Ces fonctions ne l'empêchent nullement de continuer à donner des cours et des conférences en Belgique et de maintenir son rythme éditorial. La fin des années trente et le début des années quarante le voient d'ailleurs publier de nombreux ouvrages, articles et comptes rendus. Outre ses travaux sur Elkab déjà cités, relevons un chapitre sur « L'Égypte des Pharaons » dans l'ouvrage « Histoire de l'Orient ancien » de la Librairie Hachette (1936), « Les Limites de l'Art égyptien » (1936), « La Beauté Égyptienne » (1941), « Le Message de la Vieille Égypte » (1941), « La conception moderne des musées » (1941), « Téos, prêtre et roi ? » (1941), « Le Paysage et les scènes de genre dans l'Art égyptien » (1942), le chapitre « Egyptian Art » dans l'ouvrage collectif « The Legacy of Egypt » (1942), de nouveaux volumes de sa série « L'Art égyptien. Choix de documents » (1942) et une réédition revue et augmentée de son « Toutankhamon » (1943). Peu friand de philologie égyptienne, il rédige pourtant un petit manuel qui tend à faire croire qu'il ne se débrouille pas trop mal avec la langue égyptienne : « Je lis les hiéroglyphes » (1946). Il se permet même quelques incursions dans des domaines bien éloignés de la science égyptologique pure en signant une satire : « Le Collectionneur » (1938), une anthologie des « meilleurs » ouvrages des littératures anciennes et modernes : « Que lire ? » (1945), ainsi que deux livres pour enfants : « Makit. Une histoire de souris au temps des pharaons » (1937) et « Hori, gamin de la Haute-Égypte » (1940).

Pour la communauté scientifique, l'exploit est ailleurs. Durant toute la période de crise, puis durant toute la guerre, Capart parvient à maintenir la publication de la « Chronique d'Égypte ». Malgré les inévitables problèmes de papier et d'acheminement, les égyptologues étrangers se disent surpris et heureux de la recevoir : « Grâce à elle », écrit notamment Jacques Vandier, conservateur au Louvre, « nous avons eu des nouvelles du monde égyptologique et de la vie égyptologique »<sup>143</sup>. Un avis que partage son compatriote Jouguet :

<sup>143</sup> J. Vandier à J. Capart, 9/10/1942 : AAERE/Vandier.

« Quelle stoïque ténacité faut-il à nos collègues belges pour parfaire ainsi, sous cette interminable contrainte, leurs habituels et magnifiques travaux ! (...) Ces fascicules se sont comme évadés de la captivité pour nous apporter le message de Bruxelles »<sup>144</sup>.

En 1944, après la libération de la Belgique par les Alliés, d'autres égyptologues tiendront à souligner le rôle joué par la « Chronique d'Égypte » dans le maintien des contacts entre collègues en une période où tout contact constituait un exploit. Ainsi, Drioton écrira-t-il à Capart :

« Vous avez vraiment animé le travail égyptologique pendant l'occupation et ce ne devait pas être facile tous les jours. Ici nous avons fait ce que nous avons pu, mais beaucoup moins que ce que nous aurions voulu »<sup>145</sup>.

De même, Victor Loret, le lointain prédécesseur de Drioton, écrira sans ambages à Capart :

« En somme, c'est vous qui, grâce à la « Chronique d'Égypte », depuis 1940, avez sauvé l'égyptologie et l'on doit vous en savoir une reconnaissance éternelle »<sup>146</sup>.

Capart ne se plaindra pas de cette exagération manifeste.

Si de bonnes nouvelles viennent de la « Chronique d'Égypte », tout n'est pas rose pour autant. Au Cinquantenaire, la situation de guerre se double de difficultés internes pour Capart, de plus en plus souvent confronté aux attaques de l'assyriologue Louis Speleers, son ancien adjoint devenu son ennemi juré. En outre, Capart entretient des relations relativement conflictuelles avec l'occupant allemand, peut-être en raison du soutien qu'il a apporté à des égyptologues juifs et à d'autres égyptologues allemands opposés au régime hitlérien. Il ne doit son salut qu'à la protection que lui accordent le P<sup>r</sup> Günther Roeder (Hildesheim) et le P<sup>r</sup> Johannes Stroux (Berlin), vice-président de l'Union Académique Internationale. Mais cette protection a ses limites : le 30 septembre 1942, il est contraint de quitter ses fonctions de conservateur en chef. Tout au plus lui permet-on de donner son avis sur le choix de son successeur : ce sera Henri Lavachery, le fouilleur de l'île de Pâques. Nommé conservateur en chef honoraire, Capart est, par ailleurs, confirmé dans ses fonctions de directeur de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Il a alors 65 ans et promet solennellement de consacrer à l'égyptologie les quelques années qu'il lui reste à vivre.

---

<sup>144</sup> P. Jouguet, Le vingtième anniversaire de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth (1923-1943), in : *La Semaine Egyptienne*, février 1944.

<sup>145</sup> E. Drioton à J. Capart, 5/09/1945 : AAERE/Drioton.

<sup>146</sup> V. Loret à J. Capart, 23/08/1945 : AAERE/Loret.

## 18 Le chant du cygne

Au sortir de la tourmente, la plus grande crainte de Jean Capart est de voir la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth perdre le statut international qui était autrefois le sien : « Notre institut », confie-t-il à la reine Elisabeth, « court certainement le danger de se trouver au nombre des ruines que la guerre accumule autour d'elle »<sup>147</sup>. Il se doit d'aller de l'avant, comme il n'a cessé de le faire depuis bientôt un demi-siècle. Sans grande originalité, il ressort de ses cartons son projet de Semaine égyptologique et papyrologique. C'est alors que son collègue danois Constantin-Emiel Sander-Hansen lui soumet son idée de créer une Association Égyptologique Internationale dans laquelle la FERE jouerait un rôle moteur aux côtés d'autres institutions, parmi lesquelles la Ny Carlsberg Glyptotek (Copenhague), la Vooraziatisch-egyptisch Gezelschap « Ex Oriente Lux » (Leyde), le Griffith Institute (Oxford), l'Institute of Archaeology (Liverpool), l'Institut Français d'Archéologie Orientale (Le Caire), l'Oriental Institute (Chicago) et le Herbert Thompson Institute (Cambridge). Les premiers contours de l'association sont tracés : son but premier sera d'assurer la collaboration internationale dans le domaine de l'égyptologie, notamment par l'organisation de congrès calqués sur le modèle des Semaines égyptologiques de Bruxelles, par la création d'une « carte d'identité » internationale destinée à faciliter les études, ainsi que par l'établissement d'un office permanent<sup>148</sup>. Le 1<sup>er</sup> octobre 1945, Capart évoque pour la première fois en public le projet d'Association Égyptologique Internationale :

« La nécessité d'une telle reprise de contact des égyptologues, soit à Bruxelles, soit à Copenhague, est d'autant plus urgente qu'il conviendra de coordonner les efforts dans un domaine où les travailleurs sont peu nombreux, où les décès pendant ces cinq dernières années ont marqué des vides sensibles, où, de plus, les prises de position politiques ont rendu les rapports impossibles avec certains. Il importera aussi de se rendre compte, par de multiples informations, des pertes subies par les musées et auxquelles il faudra suppléer, par les archives photographiques et documentaires épargnées »<sup>149</sup>.

Capart se charge de sonder ses amis français et anglais sur l'opportunité de créer une telle association. Au Louvre, Jacques Vandier y est favorable. Il est même d'avis que la première réunion doit avoir lieu à Bruxelles, ville qu'il qualifie de « sanctuaire de l'égyptologie »<sup>150</sup>. En revanche, côté anglais, cela coince. Capart peine à convaincre Gardiner qui ne lui cache pas ses réticences<sup>151</sup>. Pour sa part, Capart est favorable à une ouverture la plus large possible... à deux exceptions près : d'une part, il refuse d'associer à l'AEI ceux qu'il appelle les « égyptologues nazifiés » (terme générique désignant aussi bien des Allemands que des Italiens) ; d'autre part, ulcéré par la montée

<sup>147</sup> J. Capart à la reine Elisabeth, 19/03/1945 : APR/Secrétariat de la reine Elisabeth. N° 206.

<sup>148</sup> Werbrouck 1947.

<sup>149</sup> Capart 1925-1947.

<sup>150</sup> J. Vandier à J. Capart, 15/09/1946 : AAERE/ Vandier.

<sup>151</sup> Correspondance J. Capart-A. Gardiner : AAERE/Gardiner.

du nationalisme en Égypte, il entend limiter strictement le nombre d'Égyptiens. Seuls seraient admis ceux « qui garantiraient que les égyptologues étrangers ne seront plus considérés et traités chez eux comme des intrus, comme des braconniers sur une chasse qu'ils s'efforcent de garder jalousement ». En avril 1947, Sander-Hansen vient à Bruxelles pour discuter du projet plus en détail. Alors seulement Capart approuve les statuts de l'Association Égyptologique Internationale et accepte la proposition qui lui est faite d'en devenir le premier président. Ils conviennent que la première réunion se tiendra à Copenhague au mois d'août 1947<sup>152</sup>.

En attendant le grand jour, Jean Capart invite ses confrères à retrouver le chemin de Bruxelles. Nombreux sont ceux qui répondent à son invitation. A commencer par les plus jeunes qui, à l'instar d'une Christiane Desroches-Noblecourt, d'un Jean Vercoutter ou d'un Jean Sainte Fare Garnot, lui témoignent un intérêt soutenu. Sainte Fare Garnot, futur directeur de l'IFAO et futur président de la SFE, lui écrit par exemple :

« Vous êtes vraiment, non seulement le grand savant que nous admirons, mais le père de famille, toujours prêt à secourir les jeunes et à les aider<sup>153</sup>. On a toujours l'impression, quand on est reçu chez vous, de faire partie d'une grande famille et vous surveillez, du coin de l'œil, vos brebis éparées dans l'univers avec une sollicitude dont elles se rendent très bien compte »<sup>154</sup>.

Le berger arrive cependant en fin de parcours. Et sa dernière année de vie va être particulièrement mouvementée.

Dans la nuit du 19 au 20 février 1946, tandis que Jean Capart séjourne au Caire avec Marcelle Werbrouck, un violent incendie ravage l'aile sud des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Outre la perte de stocks de livres édités par la FERÉ, on déplore la destruction d'antiquités provenant des fouilles belges d'Apamée de Syrie, en ce compris une partie de l'imposant Portique. Dans la section égyptienne, en plus de la maquette de Philae, plusieurs pièces importantes ont été ou détruites ou sérieusement endommagées : si la statue monumentale de Khonsou-faucon de la 19<sup>e</sup> dyn. (E.5188) et le pyramidion d'un obélisque de Ramsès II (E.1836) pourront être restaurés, en revanche le naos de l'époque de Psammétique II est définitivement perdu. Pour le sarcophage en granit rose à couvercle en quartzite de Youpa, scribe royal et chef du trésor de Ramsès II (E.5189) et l'imposant linteau en granit gris de Séthi I<sup>er</sup>, un espoir subsiste. Après avoir été longtemps considérés comme perdus, ils font aujourd'hui (2013) l'objet d'un projet de restauration initié par le D<sup>r</sup> Luc Delvaux, conservateur de la collection égyptienne. Vingt-quatre heures après l'incendie du musée, le 21 février 1946, Capart et Werbrouck manquent de laisser la vie dans des émeutes anti-anglaises qui font de nombreux tués au Caire. Poursuivis par des manifestants qui ont mis le feu à leur hôtel, ils prennent la fuite par les toits et vont se réfugier chez le chanoine Drioton. Cinq jours plus tard, alors qu'ils font route pour Tanis, leur voiture fait un plongeon dans un canal

<sup>152</sup> Correspondance J.-C. Sander-Hansen : AAERE/Association Egyptologique Internationale et AAERE/ Sander-Hansen.

<sup>153</sup> J. Sainte Fare Garnot à J. Capart, 22/08/1945 : AAERE/ Sainte Fare Garnot.

<sup>154</sup> J. Sainte Fare Garnot à J. Capart, 23/06/1946 : AAERE/ Sainte Fare Garnot.

d'irrigation. Ils sortent indemnes de l'accident, mais, impressionnés par ces coups du sort successifs, ils décident d'abrégier leur voyage. Le 8 mars 1946, Jean Capart quitte l'Égypte. Il n'y reviendra plus : « L'Égypte », écrit-il à son ami allemand Ludwig Keimer,

« n'a pas l'air d'entrer dans une période d'apaisement et de calme. Le nationalisme est décidément un terrible poison et notre pauvre science sort bien misérable de l'épreuve »<sup>155</sup>.

Au printemps 1947, alors que Jean Capart vient de fêter en grandes pompes son 70<sup>e</sup> anniversaire, des problèmes de santé l'obligent à restreindre ses activités. Il doit notamment déclarer forfait pour la quatrième campagne de fouilles d'Elkab, renoncer à présider la première réunion de l'Association Égyptologique Internationale, annuler une rencontre avec son collègue anglais Henry Frankfort qui voulait lui proposer une association et une autre avec Marius de Zayas, le mécène d'Elkab. Il décède à la Clinique Saint-Joseph à Etterbeek au matin du 16 juin 1947. Il est inhumé trois jours plus tard dans le paisible cimetière de Stockel à Woluwé-Saint-Pierre, commune bruxelloise où il a résidé la plus grande partie de sa vie. A sa demande, seront inscrits sur sa tombe ces quelques mots : « Jean Capart. 1877–1947. Directeur de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Laboravit et Oravit. ». Dans le monde scientifique, la disparition de Capart suscite une émotion grande et sincère<sup>156</sup>. Certes, chacun reconnaît que sa carrière n'a été marquée par aucune « grande » découverte archéologique comparable à celles d'un Howard Carter, d'un Pierre Montet ou d'un Ludwig Borchardt. En revanche, chacun s'accorde à voir en lui un grand historien de l'art égyptien et, plus généralement, de la civilisation égyptienne : « Parmi les spécialistes de cette époque », écrit notamment Michalowski,

« sans doute fut-il le seul, dans ses livres, à attirer l'attention sur les limites de notre connaissance de la culture égyptienne antique et à prévenir les dangers de conclusions trop poussées »<sup>157</sup>.

Au-delà de cela, on se souvient de Capart comme d'un grand vulgarisateur de l'égyptologie et comme d'un « formidable réveilleur d'énergie ».

La portée de l'œuvre scientifique du fondateur de l'égyptologie belge reste, dans ses grandes lignes, à apprécier et sans doute à critiquer. La présente contribution n'avait pas pour prétention de le faire. Elle n'avait d'autre but que d'apporter un éclairage sur une personnalité un peu « oubliée » de l'histoire de l'égyptologie au 20<sup>e</sup> siècle et de montrer comment, avec des moyens somme toute limités, on peut faire d'un petit musée un grand musée et d'une petite Fondation l'un des instituts scientifiques les plus renommés de son temps. Jean Capart aura ainsi réalisé son rêve : faire de Bruxelles, sa ville natale, une capitale.

<sup>155</sup> J. Capart à L. Keimer, 30/01/1947 : AAERE/Keimer.

<sup>156</sup> Correspondance diverse : AAERE/Capart; Coupures de presse : AAERE et AC.

<sup>157</sup> Michalowski 1994, 58.

## Bibliographie

- Asselberghs, H., 1944, « Etude sur l'archéologie égyptienne dans la période qui suit la guerre de 1914-18 », JEOL.
- Blomme, A., 1909, « L'Égyptologie en Belgique », ASAB 61, 569-658.
- Brasseur-Capart, A.-M. et A., 1974, *Jean Capart ou le rêve comblé de l'égyptologie*, Bruxelles.
- Bruffaerts, J.-M., 1998, « Une reine au pays de Toutankhamon », *Museum Dynasticum X*, 3-35.
- Bruffaerts, J.-M., 1999, « Arpag Mekhitarian », dans *Le ciel dans les civilisations orientales - Heaven in the Oriental Civilizations*, AOB (L).
- Bruffaerts, J.-M., 2000, « Destins égyptologiques croisés : Alexandre Moret et Jean Capart », dans M.-C. Bruwier (dir.), *Livres et archives de l'égyptologue Alexandre Moret (1868-1938) à Mariemont, Morlanwelz*. (Catalogue d'exposition).
- Bruffaerts, J.-M., 2005, « Un mastaba égyptien pour Bruxelles », *BMRAH 76*, 5-36.
- Bruffaerts, J.-M., 2006, « Les coulisses d'un voyage royal. Le roi Albert et la reine Elisabeth en Égypte avec Jean Capart (1930) », *Museum Dynasticum XVIII*, 28-49.
- Bruffaerts, J.-M., 2009a, « Jean Capart et la reine Tiye, la « Joconde du Cinquantenaire » », *BMRAH 80*, 5-20.
- Bruffaerts, J.-M., 2009b, « Capart-Warocqué : une amitié manquée », dans C. Derriks/L. Delvaux (éd.), *Antiquités égyptiennes au Musée royal de Mariemont, Morlanwelz*, 39-48.
- Bruffaerts, J.-M., 2010, « Les fouilles archéologiques belges à Héliopolis. La campagne de 1907 (Jean Capart) », dans A. Van Loo/M.-C. Bruwier (éd.), *Héliopolis, Bruxelles*, 35-38.
- Bruffaerts, J.-M., 2012, « Jean Capart, pionnier des fouilles belges en Égypte », dans [Collectif], *Ceci n'est pas une pyramide... Un siècle de recherche archéologique belge en Égypte*, Leuven-Paris, 20-31.
- Capart, J., 1925-1947, *Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Rapports du directeur*, CdE I, 5-25 ; II, 1-9 ; III, 1-8 ; IV, 2-14 ; V, 2-11 ; VI, 3-10 ; VII, 1-11 ; VIII, 1-8 ; IX, 5-9 ; X, 12-16 ; XI, 13-16 ; XIII, 12-16 ; XIV, 18-22 ; XV, 13-16 ; XVI, 12-14 ; XVII, 12-14 ; XVIII, 12-15 ; XIX, 13-16 ; XX, 4-10 ; XXI, 4-10 ; XXII, 7-15.
- Capart, J., 1927, « Impressions de voyage. Une semaine de fouilles à Tell Héou », CdE II, 105-111.
- Capart, J., 1928, « Communication faite au Congrès des Orientalistes d'Oxford Août 1928 », CdE IV, 18-23.
- Capart, J., 1936, *Le Temple des Muses*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles.
- Capart, J., 1937, « Nécrologie : Alfred Wiedemann », CdE 12, 232-233.
- Capart, J., 1938, « Nécrologie : Adolf Erman », CdE 13, 131-132.
- Capart, J., 1939, « Nécrologie : Howard Carter (1873-1939) », CdE 14, 323-324.
- Capart, J., 1943, « Nécrologie : Sir Flinders Petrie », CdE 18, 267-268.
- Capart, J., 1945, « Un conte que Schéhérazade n'a pas connu », RCFO IX.
- Capart, J./Gardiner, A., 1939, *Le Papyrus Léopold II aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles et le Papyrus Amherst à la Pierpont Morgan Library de New York*, Bruxelles.
- Capart, J./Werbrouck, M., 1925, *Thèbes. La Gloire d'un Grand Passé*, Bruxelles.
- [Collectif], 1931, « Semaine égyptologique (14-20 septembre 1930) », CdE VI, 189-470.
- [Collectif], 1936, « Semaine égyptologique du 7 au 13 juillet 1935 », CdE XI, 21-53.
- Crubézy, E./Sénégas, N., 2012, *Hergé archéologue*, Paris.
- De Mot, J., 1906, *Collectionneurs et collections d'antiques en Belgique*, Bruxelles.
- Fiechter, J.-J., 1994, *La moisson des dieux. La constitution des grandes collections égyptiennes 1815-1830*, Paris.
- Folkers, T., 1938, *Liste des publications de M. Jean Capart président du XX<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes (Bruxelles 5-10 septembre 1938)*, Leiden.

- Gardiner, A./Faulkner, R., 1941–1952, *The Wilbour Papyrus*, 4 vol., Oxford.
- Gertzen, Th., 2010a, « Der angebliche Bericht über die Umschiffung Afrikas. Eine wissenschaftsgeschichtliche Einordnung », *ZÄS* 137, 104–112.
- Gertzen, Th., 2010b, « Pour faire aimer l'art égyptien Jean Capart (1877–1947) », *Kemet* 19.2, 79–80.
- Hombert, H., 1947, « Jean Capart et la Papyrologie », *CdE* 22, 196–198.
- Lamy, F./Bruwier, M.-C., 2005, *L'Égyptologie avant Champollion*, Ottignies-Louvain-la-Neuve.
- Maspero, G., 1898, « M. Amélineau et ses fouilles d'Abydos », dans *RC XLVI*, 469–478.
- Maspero, G., 1908, « Communication », dans *AIBL. Comptes rendus des séances de l'année 1908*, 493–495.
- Mekhitarian, A., 1943, *Le vingtième anniversaire de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth*, Le Caire.
- Mekhitarian, A., 1985, « Capart (Jean-François-Désiré) », dans *Biographie Nationale*, XLIV, dernier suppl. XVI–1, col. 141–151.
- Michalowski, K., 1994, *L'Art de l'Égypte*, nouv. éd., Paris.
- Pirenne, J./Bovy, G., 1957, « Bibliographie de Jean Capart », Notice sur Jean Capart, Membre de l'Académie, dans *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique CXXXIII*.
- Raven, M., 1991, *Insinger and early photography in Egypt*, *OMRO LXXI*, 13–25.
- Schipper, B. U. (Hg.), 2006, *Ägyptologie als Wissenschaft. Adolf Erman (1854–1937) in seiner Zeit*, Berlin.
- Schneider, Th./Raulwing, P. (dir.), 2012, « Egyptology from the First World War to the Third Reich. Ideology, Scholarship, and Individual Biographies », *JEA* 5, 1–2.
- Schreiber, J.-Ph. (dir.), 2012, *L'école bruxelloise d'étude des religions : 150 ans d'approche libre-exaministe du fait religieux*, Bruxelles.
- Schotsmans, J., 1985, « 1835–1885 », dans *Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Liber Memorialis 1835–1985*, Bruxelles.
- Stacquez, H., 1865, *L'Égypte, la Basse Nubie et le Sinaï. Relation d'après les notes tenues pendant le voyage que Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Brabant fit dans ces contrées, en 1862 et 1863*, Liège.
- van de Walle, B./Bovy, G., 1967, « Publications [de Jean Capart] », dans *Liber Memorialis. L'Université de Liège de 1936 à 1966. Tome II : Notices biographiques*, Liège.
- van de Walle, B./Limme, L./De Meulenaere H., 1980, *La collection égyptienne. Les étapes marquantes de son développement*, Bruxelles.
- Van Wijngaarden, W. D., 1935, *Van Heurnius tot Boeser. Drie eeuwen egyptologie in Nederland (1620–1935)*, Leiden.
- Warmenbol, E., 2012, *Le lotus et l'oignon. L'égyptologie et l'égyptomanie en Belgique au XIX<sup>ème</sup> siècle*. Bruxelles (2 vol.).
- Warmenbol, E., 2003, « Jean Capart (1877–1946 [sic]) », dans *Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Bruxelles 1903–2003. Centième anniversaire*, Bruxelles, 34–35.
- Warmenbol, E./Bruffaerts, J.-M., 2011, « L'égyptologue Jean Capart entre religions et laïcités (1895–1911) », dans *L'école bruxelloise d'étude des religions : 150 ans d'approche libre-exaministe du fait religieux*, Bruxelles, 99–128.
- Werbrouck, M., 1938, « L'Égyptologie », dans *Grande Encyclopédie illustrée de la Belgique et du Congo*, Bruxelles.
- Werbrouck, M., 1947, « Jean Capart et la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth », *CdE XXII*, 192–196.
- Winand, J., 2006, « Un siècle d'égyptologie à l'Université de Liège », dans E. Warmenbol (dir.), *La caravane du Caire. L'Égypte sur d'autres rives*, Bruxelles-Louvain-la-Neuve. (Catalogue d'exposition).

## Summary

Scientific Egyptology developed belatedly in Belgium, in contrast to the rest of Western Europe. The situation changed only in 1897 with the arrival of Jean Capart (1877–1947). Trained in foreign institutions (mainly in Germany), the founding father of Belgian Egyptology began a fifty-year career during which he would be Chief Curator of the Royal Museums of Art and History (Brussels), Director of the Egyptological Foundation Queen Elisabeth (Brussels) and Advisory Curator of the Brooklyn Museum (New York City). Appreciated for his numerous scientific and popular articles and books, Jean Capart greatly enriched the collections of antiques and the catalogue of the library he was in charge of. He created the first chair of Egyptology in Belgium at the University of Liège. He launched the first Belgian excavations in Egypt. Finally, he created his own publishing house and a specialized journal, "Chronique d'Égypte". Establishing Brussels as the capital of Egyptology and Papyrology was his greatest dream.

## Keywords

Belgian Egyptology – Belgium – Brussels – Capart, Jean – Egypt

# Inhaltsverzeichnis

Vorwort der Herausgeber .....	7
STEFAN REBENICH	
Einleitung: Zwischen Verweigerung und Anpassung. Die Altertumswissenschaften im „Dritten Reich“ .....	13
<b>1. „... für die ägyptischen Studien in ihrem ganzen Umfange ein Centralorgan ...“</b>	
Die älteste ägyptologische Zeitschrift im Spannungsfeld von Wissenschaft, Politik und Ideologie	
ERIC GADY	
Deux décennies de relations égyptologiques franco-allemandes à travers la ZÄS.....	39
THOMAS GERTZEN	
„Brennpunkt“ ZÄS. Die redaktionelle Korrespondenz ihres Gründers Heinrich Brugsch und die Bedeutung von Fachzeitschriften für die Genese der Ägyptologie in Deutschland .....	63
HENNING FRANZMEIER und ANKE WEBER	
„Andererseits finde ich, dass man jetzt nicht so tun soll, als wäre nichts gewesen“. Die deutsche Ägyptologie in den Jahren 1945–1949 im Spiegel der Korrespondenz mit dem Verlag J. C. Hinrichs .....	113
<b>2. „...aus der Feder von Fachgelehrten ...“</b>	
Ägyptologen und ägyptologische Institutionen im Spannungsfeld von Wissenschaft, Politik und Ideologie	
BARBARA MAGEN	
Ludwig Stern. Ein Ägyptologe zwischen Keltologie und Bibliothek .....	155
ALEXANDRA CAPPEL	
„Etwas wirklich Nützliches leisten“. Henni von Halle, eine (fast) vergessene Ägyptologin.....	171
JEAN-MICHEL BRUFFAERTS	
Bruxelles, capitale de l'égyptologie. Le rêve de Jean Capart (1877–1947) .....	193

CORNELIUS VON PILGRIM

Ludwig Borchardt und sein Institut für ägyptische Bauforschung und  
Altertumskunde in Kairo ..... 243

SUSANNE VOSS

Der lange Arm des Nationalsozialismus. Zur Geschichte der Abteilung  
Kairo des DAI im „Dritten Reich“ ..... 267

JULIA BUDKA und CLAUS JURMAN

Hermann Junker. Ein deutsch-österreichisches Forscherleben zwischen  
Pyramiden, Kreuz und Hakenkreuz ..... 299

ALEXANDER SCHÜTZE

Ein Ägyptologe in Königsberg. Zur Entlassung Walter Wreszinskis  
1933/34 ..... 333

DIETRICH RAUE

Der „J'accuse“-Brief an John A. Wilson. Drei Ansichten von Georg Steindorff ..... 345

### 3. „... Theil zu nehmen an der geistigen Eroberung des alten Aegyptens ...“

Ägyptologische Praxis im Spannungsfeld von Wissenschaft, Politik und Ideologie

STEPHEN QUIRKE

Exclusion of Egyptians in English-directed archaeology 1882–1922 under  
British occupation of Egypt ..... 379

HARCO WILLEMS

War Gott ein „Spätling in der Religionsgeschichte“? Wissenschaftshistorische  
und kognitiv-archäologische Überlegungen zum Ursprung und zur Brauch-  
barkeit einiger theoretischer Betrachtungsweisen in der ägyptologischen  
Religionsforschung ..... 407

BERNARD MATHIEU

Grammaire et politique. Réflexions sur quelques empreintes idéologiques  
dans la terminologie linguistique des grammaires de l'égyptien ancien ..... 437

PASCAL VERNUS

Égyptologie: une discipline aux prises avec l'exceptionnelle valorisation  
sociétale de son objet ..... 457

Personenregister ..... 481

Autorenverzeichnis ..... 491

1863 erschien zum ersten Mal die »Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde« (ZÄS). Der Sonderband zum 150-jährigen Jubiläum der ältesten ägyptologischen Fachzeitschrift thematisiert die Geschichte der deutschen Ägyptologie und ihres »Zentralorgans«, wie die ZÄS im Editorial von 1863 genannt wird. Ausgewiesene Autorinnen und Autoren behandeln verschiedene Aspekte dieses Themas und stellen einzelne Personen vor. Ein Schwerpunkt liegt auf der Zeit des Nationalsozialismus. Der Band wird arrondiert durch Beiträge zur Geschichte der englischen, belgischen und französischen Ägyptologie und zu der Frage, wie zeitgenössische kulturelle Werte und weltanschauliche Axiome die ägyptologischen Daten und ihre Interpretation beeinflusst haben und beeinflussen.

**DIE REIHE: ZEITSCHRIFT FÜR ÄGYPTISCHE SPRACHE UND ALTERTUMSKUNDE -  
BEIHEFTE**

Die »Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde« ist das älteste Fachorgan der Ägyptologie. Seit 1863 publiziert sie Beiträge zu Sprache, Geschichte und Literatur, Recht und Religion, Wissenschaft und Magie, Wirtschaft und Alltag und zur materiellen Kultur des antiken Ägypten, zu deren Wirkungen auf Mitwelt und Nachwelt sowie zur Geschichte der Ägyptologie. Die »Beihefte« bieten Monographien und Sammelbände aus demselben breiten Themenspektrum wie die Zeitschrift.



9 783050 063409

[www.degruyter.com](http://www.degruyter.com)

ISBN 978-3-05-006340-9